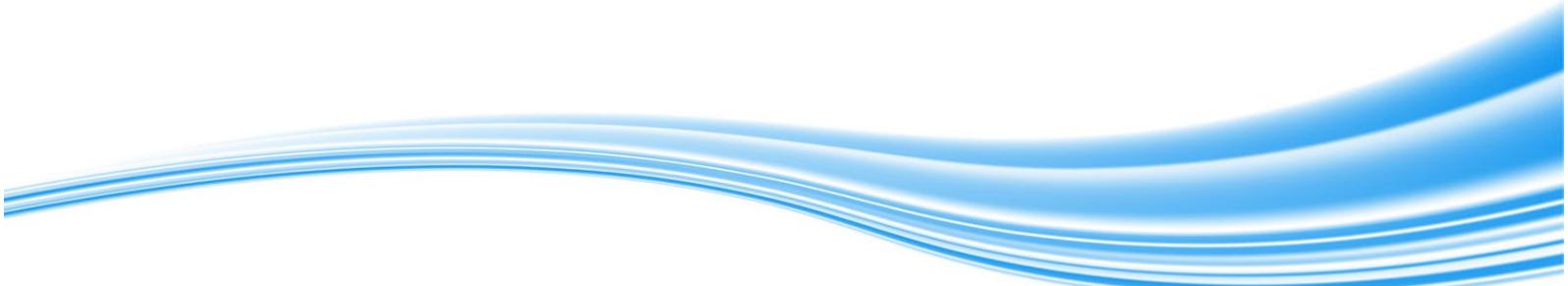


Il était une fois....

en Ephesus





Paul aimait venir dans la maison de ses grands-parents. Charmante chaumière quelque peu à l'écart d'un petit village. Enfant joyeux et plein d'énergie, il occupait ses journées à faire des cabanes dans les arbres, courir avec les deux chiens, ou encore fabriquer de petits moulins à eau, reproductions du grand qui, accroché à une annexe de la maison, servait à moudre diverses céréales. Et, bien sûr, il aidait son grand-père au travail de son grand jardin!

Mais, plus souvent maintenant, au seuil de l'adolescence, une humeur rêveuse le saisissait. Il s'asseyait au bord du ruisseau, en contrebas de la maison, regardant le mouvement de ses petits moulins - à peine plus grands qu'une main - dont la régularité l'extrayait peu à peu des soubresauts de l'activité terrestre.

Il fermait les yeux par moments, se laissant bercer par l'ambiance sereine, cherchant des endroits, en lui, où les rêves rejoignent la réalité; surtout quand ils ne sont pas clairement exprimés par des pensées, mais, encore au stade d'impressions, retenus dans un silence faisant grandir l'aspiration, jusqu'à, un jour, ici ou là, parvenir à de claires images... à un véritable savoir.

Il sentit une soudaine impulsion. Aller voir dans le grenier, où, parmi d'insolites objets, dormaient des livres de contes et légendes.

Ces histoires l'attiraient beaucoup, mais il ne s'y plongeait que rarement, seulement lorsque quelque chose de plus profond se faisait sentir en lui, comme un point devenu sensible, et qui dormait jusque là, étouffé par le quotidien.

Nostalgie...

Une nostalgie pas encore dénaturée par le piège des sentiments humains. Soudaine, planante, sans objet terrestre.

Devant l'étagère sur laquelle les livres dormaient, attendant que de plus forts désirs viennent réveiller leurs secrets, les yeux de Paul, parcourant les titres sur les tranches, cherchaient à se laisser capter par une émotion particulière.

Mais rien ne venait. Attiré ici où là,... mais rien qui le relie à son aspiration inconsciente.

Comme pour faire une pause dans sa recherche en pensant à autre chose et laisser tranquillement venir, il s'assit sur le coffre posé à terre.

Là, son attention fut attirée par ce qui semblait être un livre, dépassant très légèrement du côté de l'étagère, collé au fond de celle-ci et caché par la rangée de tous les autres.

Il se leva d'un coup, commença par les tirer un peu afin de dégager le mystérieux ouvrage. Son émotion venait-elle de la joie de l'enfant découvrant un beau jouet? De l'aventurier un trésor? Ou autre chose?

Il le prit dans ses mains, et n'osait encore regarder le titre, profitant le plus longtemps possible du charme naissant, le laissant grandir jusqu'à être mûr pour entrer pleinement en contact avec le monde nouveau, derrière la porte que révélerait ces premiers mots. Attendre, mais pas trop, car le cours des pensées estompe facilement la magie.

Il ouvrit les yeux...

"Il était une fois.... en Ephesus"

Il le tenait entre ses mains; mais n'osait l'ouvrir. Au bout d'un moment, il descendit avec. Ses grands-parents prenaient une boisson chaude et mangeaient les délicieuses châtaignes ramassées alentour, se réchauffant de la déjà froide atmosphère de cette fin d'après-midi automnale.

Debout devant eux, silencieux, inconsciemment sérieux. Son grand-père aussi le devint, presque grave, en voyant le livre; mais, d'une voix aussi affectueuse que profonde...

« Alors tu l'as trouvé, finalement... »

Tu es donc prêt à en connaître davantage. »

Il se leva et alluma un feu dans la cheminée, dont les pierres presque blanches, dessinant un arc de cercle artistement ouvragé, éclairaient, dans cette lumière, le foyer d'une atmosphère intime à la fois douce et vivifiante; fraîche, chaleureuse.

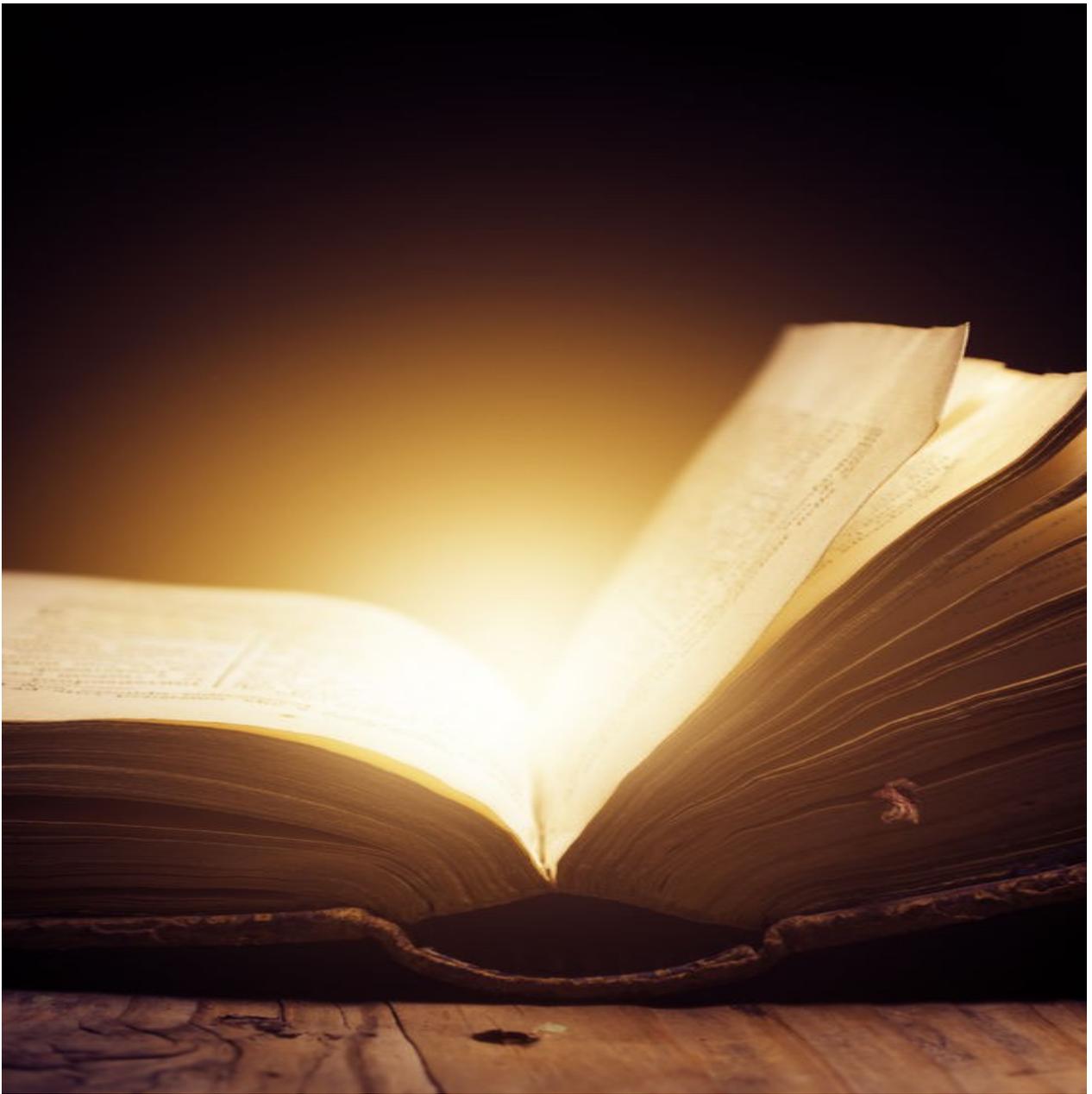
On aurait dit qu'une mélodie planait, d'où émergeaient des tintements clairs et imprégnants... presque sacrés.

Paul, toujours debout, lui tendit le livre.

Les grands-parents s'assirent chacun dans leur fauteuil, et Paul, comme souvent, en tailleur sur le tapis moelleux.

« Grand-père, est-ce une légende? »

- La légende commence là où les voiles du temps se posent sur les âmes.....



Le bras légèrement tendu devant elle, main ouverte, paume tournée vers le haut, pour recevoir, sentir ces étranges, délicates petites formes, blanches, qui tombaient du ciel. Elle pensait que les nuages, enfin, avaient entendu ses vœux, quand elle s'allongeait dans l'herbe les après-midi d'automne, et fermait les yeux en souriant, rêvant qu'ils descendaient près d'elle, qu'elle pouvait les caresser, en prendre un morceau pour s'en faire le plus doux des oreillers, ou les modeler pour créer toutes sortes de formes amusantes, ou encore s'allonger dessus et se laisser porter vers des régions inconnues.

C'était froid, plus que n'était déjà l'air mordant de cette journée d'hiver. Elle avait retiré un gant, ou plutôt ce qui ressemblait à une moufle, serrée au poignet par une fine lanière. Sa main fine prenait peu à peu une teinte bleutée; le seul endroit ou presque de son corps soumis au froid, tandis que, la protégeant entièrement, son épais et long manteau, revêtu d'une capuche, révélait le savoir-faire des habitants de cette rigoureuse contrée.

Son nez, ses pommettes, recevaient quelques uns de ces petits pétales de nuages. Son visage se levait pour contempler cette harmonieuse descente, délicate mélodie jouée par ces petites notes silencieuses, coulant comme l'eau d'une source nouvelle, doucement, dans le creux de sa main, à travers ses doigts. Quelques gouttes jusqu'au sol...

Elle aimait la pluie que les nuages offrent à la Terre pour la désaltérer. Mais, pour la première fois de sa jeune vie, elle voyait les nuages eux-mêmes descendre jusque sur le sol, pour l'embrasser; pour s'unir à la dense Matière, dans l'étreinte la plus douce.

Debout, les pieds bien campés au sol, la main tournée vers le ciel en recevant son cadeau, elle semblait être le trait d'union entre deux univers, une porte pour de purs courants voulant imprégner les mondes les plus lointains, tout en bas.

Elle avait retiré sa seconde moufle. Ses deux bras, tendus, légèrement relevés, accompagnaient un sourire révélant une joie intense, calme, dont la profondeur inhabituelle pour une enfant de son âge formait le plus retenu et candide élan...

Une prière.

« Elia... »

Elle tourna doucement la tête, son sourire devint plus enfantin.

« Cela s'appelle de la neige »

- De la neige...

Elle avait baissé ses bras, fermé les yeux et levé un peu plus son visage, pour sentir cette fraîcheur, âpre et délicate; s'en laissait imprégner comme pour réveiller des souvenirs enfouis.

- Mère, existe-t-il un temple de la neige?

Maïra sourit. Encore une fois sa fille la surprenait. Mais, encore une fois, cela paraissait si naturel, si évident.

- Peut-être y en a-t-il là-haut, dans les régions lumineuses...?

Elia ne répondit pas. Elle joignit ses mains, ferma les yeux en relevant à nouveau sa tête. Et, après un moment de silence...

- J'espère que nous pourrons en bâtir un, un jour.

Les petites graines de nuages continuaient à voleter; et, en descendant, croisaient les délicats, invisibles pétales d'une fleur blanche, qui montaient, loin au-delà des nuages.

Un pur message vers sa Patrie...

Ses yeux d'un bleu clair profond, scintillants, et sa petite mèche blonde aux reflets presque blancs, dépassant de sa capuche, révélait son appartenance au peuple descendant de la tribu des "Ases de lumière".

Bien qu'un grand nombre de générations soient passées depuis l'époque de Holda et Hjalldar - les guides de ce Peuple choisi, à l'exact milieu du cycle de l'évolution du germe d'esprit dans Ephesus -, le souvenir restait vivant, par la transmission orale de cet immense Événement: L'essor du Spirituel dans la Matière.

Le premier puissant Lien, conscient, d'un peuple, avec le Seigneur de la Création!

Ancré par la construction du premier véritable Temple de Dieu sur Terre.

Le premier puissant Trait-d'Union avec les Hauteurs lumineuses.

« Jusqu'aux époques les plus reculées de la Terre, lorsque les grandes vagues la baigneront, lorsque le feu aura soulevé d'autres fonds et que des couches blanches l'auront recouverte au cours de milliers de solstices, demeurera vivante la légende de la "Patrie lumineuse des Ases", que des hommes sur Terre ont construite pour Dieu, afin que, dans la Matière de la Création, ils s'ancrent pour toujours dans l'Amour et la Force. »

La tribu avait essaimé; d'autres temples avaient été bâtis, chez d'autres peuples qui voulaient, en premier, maintenir et renforcer le lien avec le Créateur de tous les Mondes. La tribu s'était aussi subdivisée petit à petit, ancrant ainsi, en divers endroits, les genres spirituels fondamentaux.

Bien plus tard, lors de la dernière époque cosmique, l'on en vit une reproduction, par un Peuple appelé Israël, avec ses douze tribus...

Tous les êtres humains avaient alors, à cette époque lointaine, au moins une fois eu la possibilité d'expérimenter le puissant lien avec le Créateur.

En chaque être humain aurait dû être ancrée, et fleurie, la graine de la nostalgie vers la Lumière.

Mais la Matière est une rude épreuve pour la foi. Chez seulement une minorité elle put se renforcer, devenant véritablement vivante; tandis que chez la plupart des êtres humains d'alors, malgré l'entourage fin-matériel incommensurablement plus pur qu'aujourd'hui, le quotidien quelque peu affadissant étendait déjà trop souvent ses ombres somnolentes.

Quelques années étaient passées; Elia atteignait maintenant la fin de sa treizième.

Elle observait le temple.

Au sommet d'une haute colline, il avait toujours exercé un mystérieux attrait dans l'âme de l'enfant. Mais elle n'était autorisée qu'à le voir de loin.

Bientôt l'accès lui serait ouvert. Mais pas tout de suite. L'aspiration, qui poignait de plus en plus, devait devenir, en elle, un feu brûlant, jusqu'à l'émergence d'une claire conscience.

Celle du nouvel essor, qui, par elle, devait venir.

Alors, quelques fois, un pincement la saisissait.

Elle voyait les hommes, et les femmes. Surtout les femmes...

Elles étaient toutes les amies de sa tendre enfance. Mais maintenant? Beaucoup lui paraissaient quelque peu étrangères. « D'où cela vient-il? » se demandait-elle.

Elles étaient toutes de fidèles servantes de la Lumière.

Elle voyait les hommes, et les femmes, accomplir leurs travaux quotidiens, et le service de Dieu. Qu'est-ce qui les différenciait?

Et cela devient clair:

Peu les différenciait...

La foi en l'Éternel, qui, peu à peu, chez le Peuple le plus hautement évolué d'alors, aurait dû faire de la femme, d'éclatante manière, la guide de l'homme, n'avait pas été suffisamment forte pour atteindre cette hauteur.

Elle était d'une beauté et d'une pureté qui, aujourd'hui, n'existent plus sur Terre; mais sa foi n'était pas devenue assez vivante, pas parvenue à déborder, à chaque instant, de ses enveloppes. Pas encore à ce qu'elle aurait déjà pu devenir:

Une prêtresse de la Lumière.

Parce qu'il manquait encore, en elle, la pleine émergence, pour ainsi se relier avec l'unique chose qui fasse d'une femme une véritable femme:

La pureté.

Le voile était tombé pour Elia. Elle leva les yeux vers le ciel de cette fin d'après-midi d'automne. Il semblait lourd, et cela ternissait un peu, ici ou là, l'état d'âme de quelques compatriotes. Elle ferma les yeux. Elle aimait ce calme de la nature. Le froid lui donnait une plus grande conscience de son corps, et, l'aidait à mieux s'en détacher. Il lui faisait du bien, et en même temps lui donnait l'envie de se "réfugier à l'intérieur d'elle-même"; se blottir dans sa propre chaleur, la découvrir, la ressentir, l'aimer.

Alors elle sentit, les délicates, fraîches, douces, caressantes petites pointes. Aussi froides que réconfortantes. Un sourire se dessina tandis qu'elle gardait les yeux fermés. Puis s'estompa, glissant dans la profondeur d'une pure nostalgie.

« Elia... »

Qui avait parlé? Avait-elle rêvé? Cette voix, si légère...

Avait-elle quitté la Terre?

Elle ne voulait pas ouvrir les yeux, de peur que le charme se fige, que le rêve s'envole...

« Elia... la neige... »

Alors, un bref instant, son esprit se rappela les splendeurs de la Création.

« Elia... le Temple...

Emmène les femmes vers le temple. Montre-leur le chemin qui y conduit. Apprends-leur ce qui leur manque encore pour cela:

Devenir *silencieuses*.

Le silence des paroles, des pensées, et de toutes les impulsions ne provenant pas directement du noyau spirituel.

L'activité trop centrée vers l'extérieur conduit à l'excitation des enveloppes. Leur chaleur produite artificiellement devient alors prégnante, comme un permanent début de fièvre, ne parvenant plus assez, même la nuit, à redescendre suffisamment pour retrouver la saine fraîcheur permettant à l'irradiation globale de s'unir aux courants de genre semblable: ceux de la froide pureté.

Simple relâcher, laisser faire; la force d'attraction du noyau attirant naturellement les courants de la pureté. Car le noyau spirituel de l'être humain est froid.

Par son rayonnement il active les enveloppes, de la spirituelle jusqu'à la matérielle la plus dense, engendrant la chaleur. Les enveloppes peuvent parvenir jusqu'à l'embrasement, dans l'impulsion spirituelle la plus forte. Mais l'esprit, seul, agit de manière parfaitement équilibrée, dans l'effet de son rayonnement, entre chaleur et rafraîchissement. L'être humain terrestre a introduit un déséquilibre en utilisant la force spirituelle pour une activité trop terrestrement orientée.

La femme, selon son genre, doit devenir plus passive; afin qu'aussi, l'homme, malgré son activité plus "chaude", puisse, à travers elle, recevoir ces pures et vitales irradiations.

Que ton Peuple montre la voie. »

Le cœur d'Elia battait, son esprit irradiait. Elle respira profondément, lentement, pour garder une vibration parfaitement équilibrée. Une fraîcheur bienfaisante, profonde, l'envahissait, lui faisant éprouver la haute gratitude que son léger sourire exprimait; léger comme un voile délicat dont l'esprit s'entoure, dans le recueillement.

Elle l'avait vu, en esprit.

Le Temple... entourée d'un halo bleuté. Aussi puissant et merveilleux que simple. Dans une atmosphère sacrée, silencieuse; mais parcourue d'une délicate musique, ou plutôt une douce mélodie... incarnation même de la délicatesse.

Et, plus loin, tout autour, de sublimes fleurs irradiaient...

« Elia, trouve la fleur... »

La fleur...

Elle y sentait une telle force, et en même temps une telle... intimité.

Elle partit dans la forêt, dense, qui s'étendait loin au-delà de l'horizon, dont même la vue du sommet de la colline où siégeait le temple ne voyait pas la fin.

Peu s'y risquaient car il était facile de s'y perdre.

Difficiles d'accès le sont souvent les chambres aux trésors.

Elia connaissait le chemin. Elle pouvait presque le retrouver les yeux fermés.

C'était tout comme, lorsqu'elle s'y rendait, parfois, dans ces moments où elle aspirait à se détacher du monde environnant. Elle marchait comme dans un rêve.

Loin, profond.

Personne n'aurait pu la trouver.

Une voûte presque impénétrable. Seuls quelques rayons parvenaient jusqu'au sol; petits îlots de lumière sur les feuilles mortes, suspendus aux fines cordes d'amour du Soleil.

L'atmosphère pouvait y être oppressante si la confiance n'était pas la plus fidèle amie.

Puis, une clarté émergea.

Elle arrivait enfin "chez elle".

Aurait-on pu imaginer une si douce ambiance dans cette immense enceinte?

Une toute petite clairière, dont la limite des arbres donnait une forme presque circulaire.

L'herbe, tendre, que les feuilles mortes n'avaient que très peu recouverte mais lui donnant juste le parfum de nostalgie qui convenait à cette époque presque hivernale.

La nostalgie... elle s'emparait de son cœur à cet instant.

Au milieu il y avait trois arbres, rapprochés, formant un triangle presque parfait. Ils semblaient aussi puissants et protecteurs que souples et élancés.

C'est dans ce petit espace qu'elle s'asseyait, tantôt contre l'un ou l'autre des trois troncs.

Ou qu'elle s'agenouillait, parfois, s'abandonnant, entièrement...

Elle se tenait à limite du cercle de la clairière. Sa joie était aussi intense que contenue.

« Garde ta joie, vis-la et offre-la à Dieu » semblait lui rappeler un souvenir lointain.

Cette profonde gratitude que soient aussi encore présentes quelques unes de ses tendres amies, parsemées dans l'herbe.

De petites demoiselles, simples, souriantes de leur bouton jaune doré, rafraîchissantes de leurs pétales bleus réguliers.

L'incarnation du charme au sein de l'austère contrée.

Le Soleil était trop bas, en cette saison, pour éclairer directement la clairière, mais la douce lumière formait comme une bulle, un écrin léger.

Les petites fleurs paraissaient y baigner, inaltérées.

Elia respirait calmement, sereine, vibrante; en attente.

Puis, elle s'avança lentement vers les trois protecteurs.

Elle ressentait puissamment, en cet instant, l'Amour avec lequel la Lumière guide ses créatures. Qui s'ouvre à Elle reçoit la récompense de sublimes intuitions...

L'intime proximité avec la Vie.

L'intimité...

Pouvoir être au plus près, dans un moment juste à soi, du plus précieux.

Une fleur a ouvert l'instant. Un germe d'Amour qui attendait tranquillement.

L'Amour est patient pour les vies qu'Il créa; envoie les gouttes de son Cœur, ses flocons délicats.

Elia s'approchait, son refuge l'accueillait.

Son œil rêveur se posa, au pied de l'un des trois amis, sur l'inconnue...
à la blancheur neigeuse.

Alors cela s'ouvre en elle, étonnement familier.

Force et nostalgie la font plier; ses jambes cèdent. L'intensité du ressenti embrase son esprit devant le message, simple, direct, de sa Patrie.

Un calice offrant six pétales merveilleusement déployés, dans la beauté d'une parfaite harmonie.

Une fleur de vie.

Féérique ; virginale ; souveraine.

Maïra était allongée sur son lit; il était déjà tard. Depuis plusieurs mois déjà son époux était en voyage. Peut-être reviendrait-il bientôt...?

Elle attendait Elia.

Mais elle n'était pas inquiète; elle savait que sa fille bénéficiait d'une protection particulière; elle l'avait déjà remarqué; dès le jour où, toute petite fille marchant à peine, elle avait échappé, on ne sait comment, à toute vigilance, sans qu'il soit possible de la retrouver.

Alors, on vit un fin rayon d'une lumière blanche, provenant du ciel, se diriger vers l'intérieur de la forêt. Maïra s'y précipita.

Quand elle vit Elia, celle-ci était à "quatre pattes" au pied d'un arbre, apparemment affairée à la recherche d'un trésor. Elle afficha un grand sourire en voyant sa mère, tendant vers elle son bras dont la main serrait l'objet de sa fébrile exploration.

Un magnifique champignon!

Elle savait que la forêt était l'amie de sa fille, son refuge. Que c'était là qu'elle partait s'isoler parfois, quelque part, on ne sait où.

L'amour pour sa fille, depuis sa naissance, avait un peu adouci Maïra. Elle était froide, austère. De cette froideur profonde, qui apaise et sécurise, sans rebuter. Qui attire puissamment le genre semblable; le charme de sa grande beauté, fine, juvénile et sévère, rehaussant encore cette force intérieure presque palpable.

Les hommes n'osaient quasiment l'approcher. Les femmes se sentaient en confiance avec elle, mais la craignait un peu. Elle sondait les âmes...

Elia l'aimait profondément. Elle lui avait aplani le chemin, et ouvert une voie vers Dieu, et vers sa mission. A l'aube de l'adolescence, sa mère était maintenant sa seule véritable amie.

Un bruit de porte...

Maïra se leva.

Elia se tenait, immobile, dans l'encadrement.

La nuit, derrière la porte entrebâillée, était comme éclairée par le rayonnement de son aura. Maïra "voyait". Comme subjuguée par cette apparition, elle dû faire un effort pour ne pas tomber à genoux devant sa fille. Mais ç'aurait été contraire à la volonté de la Guidance; même si Elia était d'une origine plus élevée que les êtres humains de la Terre, elle n'en était pas moins, comme eux, un esprit.

Déjà accompli; un esprit créé.

« Voilà comment vous devez devenir, vous les femmes », semblait lui dire sa voix intérieure.

« Mère...

Tu dois choisir cinq jeunes filles et femmes, parmi celles de notre peuple. Elles te seront montrées. Alors je vous emmènerai. »

Maïra fit simplement un léger signe de tête approbateur.

Elle se dirigea vers un angle de la pièce, un peu à l'écart, où se tenait, au bout d'un tapis, un joli meuble, assez bas et finement ouvragé.

Dessus, un napperon sur lequel on distinguait un socle, appartenant à un objet recouvert d'une belle étoffe.

Elle la retira, tout doucement, prenant tout le temps nécessaire à la solennité de ce geste.

Ce geste, aussi grave que léger et naturel, d'une pureté ancienne, en lequel résidait une notion oubliée:

Le Sacré.

Une forme; la plus simple qui soit; où résidait la Grandeur.

Sculptée dans une pierre ressemblant à du marbre blanc, mais qui semblait légère, presque transparente.

En la voyant, le cœur d'Elia fut saisi d'une grande émotion, pulsante, qu'elle parvint à maîtriser.

Elle ferma les yeux, et joignit lentement ses mains.

« Père Éternel, tes Chemins Omnisages nous guident avec Amour. Pussions-nous être dignes de tes Grâces. »

Cette nuit-là, tout en bas, au fin fond de la Post-Création, deux servantes de la Lumière bouclaient puissamment le Cycle sacré des Radiations.

Et la croix irradiait...

Maïra avait reconnu les cinq femmes.

Elia voyait son père en esprit. Il serait bientôt de retour.

Elle savait déjà que lui et six de ses compagnons étaient aussi choisis pour la Mission qui se dessinait.

Ariakin était un homme d'un grand équilibre, qui suscitait une forte attraction. Près de lui, parfois, Maïra semblait vibrer dans une douceur qu'on ne lui connaissait pas autrement.

Quand, un jour enfin, il arriva au village, avec ses fidèles amis, un après-midi où une brise fraîche caressait l'air d'un léger parfum; sa femme se tenait, près de leur maison, occupée à faire sécher des plantes avec quelques amies.

Elle l'aperçut; lui aussi. Le temps est immobile...

Comme une bulle autour d'eux... Les paroles, la joie des retrouvailles, ils les entendaient dans le lointain.

Elle ne bougeait pas.

Seuls ses yeux fixes et un imperceptible sourire témoignaient du feu qui s'embrasait en elle.

Alors une rose enlaçait la fleur aux six pétales, qui, depuis toujours, épanouissait merveilleusement son esprit.

Les roses fanent si elles sont molles; les lys coupent s'ils sont rigides.

Dans ces instants, l'harmonie vibrait en elle.

La pureté donnait sa force à l'amour; ... l'amour, sa raison d'être à la pureté.

Quelques jours plus tard, à la nuit tombante, Elia réunit les six femmes et sept hommes choisis. La Lune, dans son premier quartier, haute dans le ciel, formait sereinement les premières ombres nocturnes. Ils étaient au bord de la forêt, un peu à l'écart du village. Elia se tenait devant eux. Elle ferma les yeux, les bras tendus vers le bas, contre elle, les mains délicatement jointes.

En elle, l'harmonie se manifestait par le parfait équilibre entre candeur et chasteté. La merveilleuse vibration d'une "âpre douceur".

Alors parvint à travers elle le souffle de paroles prophétiques...

« Dans la forêt existe un lieu préservé, où aucun être humain n'a jamais posé le pied. C'est un lieu pur. Il est prévu pour une Grâce de Dieu, d'un genre nouveau. La fraîcheur des mondes élevés, rayonnant de l'éternelle blancheur argentée, l'imprégnera bientôt. Elle se déversera en premier sur votre peuple, et vous la conduirez plus loin. Alors la Terre deviendra une île bienfaisante, attirant les esprits. Elle sera le refuge, la porte de nostalgie; chantant l'âpre et douce mélodie des sphères, elle éveillera les profondeurs de vos âmes, vous arrachant "vers le Haut, vers l'adoration libératrice de la Sublimité Divine".

Ce lieu, les êtres humains choisis pour cela - sept femmes et sept hommes - devront le consacrer.

Ils élèveront un temple. Une perle sacrée. Le Temple de la sublime Pureté.

Pendant tout ce temps, ils devront demeurer entièrement purs sur le lieu. Aucune pensée, pas le moindre vouloir, ni le plus petit mouvement de leur âme, ne devra être entaché de la moindre impureté.

Puissiez-vous devenir les médiateurs de la bienheureuse blancheur céleste. »

Loin, après une longue marche silencieuse, sous les ombres nocturnes de la dense forêt, émergeait enfin... une clairière. Nue. Sans bruit; sans mouvement;... ou juste l'imperceptible écho du vent;... ou juste quelques branches frémissant un instant.

Mais dans sa nudité dévoilée, où l'intimité ainsi offerte impose... la timidité sacrée; au centre, reposait... la pierre.

La pierre d'ancrage.

L'émotion saisit Elia, Maïra, et Ariakin. Cette pierre, c'était la même qu'Ariakin avait rapporté, il y a bien des années, d'une exploration où son intuition l'avait guidé. Ce petit bloc qui servit à sculpter... la croix.

Tout comme, en esprit, il avait vu la Croix, aujourd'hui... le Temple.

C'était nécessaire, pour qu'en tant que "maître d'œuvre", avec seulement sept hommes, et l'aide des entéaux, le temple soit érigé.

Les femmes devaient, *simplement*, "être là". Maintenir constamment la vibration recueillie la plus pure. Et qu'ainsi, malgré le difficile travail gros-matériel, les hommes puissent, eux aussi, la conserver.

Chaque soir ils repartaient, chaque matin ils revenaient. Silencieusement. Ils puisaient dans ce silence qui les comblait.

Seul un minimum de paroles, indispensables au travail, étaient prononcées. Mais, avec l'habitude, les hommes pouvaient presque complètement s'en passer. De simples gestes leur permettaient de se comprendre.

Le geste économise la parole. Il la protège; la rend précieuse.

Que tes mots soient ton âme; s'ils ne coulent, ne dis rien
 Choisis-les comme une femme; la douce fleur d'un matin
 Que chacun soit unique; comme l'instant éternel
 Que leurs sons soient magiques; et s'envolent jusqu'au Ciel.

Parfois, lorsqu'ils arrivaient, le matin, un pilier, ou de gros blocs, avaient été érigés. Des entéaux bien particuliers avaient aussi été choisis pour ce travail. Alors la nuit succédait au jour; et le jour à la nuit. Dans un constant mouvement le lieu était ainsi maintenu.

La nuit, le bruit des entéaux au travail, parfois; les cris d'animaux, discrets.

Le jour, le bruit de la pierre taillée. Et, parfois... quelques cordes, fines et souples, d'un petit objet, offrant quelques notes.

Alors les hommes s'arrêtaient un moment, s'asseyaient, respiraient profondément, se relâchaient, et écoutaient en rêvant.

C'est probablement parce que les doigts qui jouaient étaient ceux de sa tendre compagne que, chaque fois, ce très sensible jeune homme semblait saisi d'une grande émotion; bien que presque rien d'extérieur ne le laissait paraître. Il semblait ne plus habiter son corps; ou plutôt, au contraire, l'habiter entièrement. Ouvert, sans aucun mouvement inutile, dans le plus naturel don de soi. Manahé, l'incarnation masculine de la candeur.

Elle jouait pour lui, Rigel; la chaste jeune femme presque aussi austère que Maïra. Et tous pouvaient vibrer par le pur amour de ces deux êtres.

Chante Rigel, chante... murmuraient des voix portées par le vent.

Joie limpide comme l'eau, silencieuse ferveur
 Sur un Signe d'En-Haut, s'est offert le bonheur
 Le bois, de son manteau; dévoile, quand sonne l'heure
 Caché, un pur joyau; blotti dans sa pudeur

Un petit joyau, discret, dont la sobriété est le convenable manteau de la grandeur.

Le temple. Un jour la main fit le dernier geste sur la pierre.

Les hommes se regardèrent; les femmes se levèrent. Le Soleil du soir donnaient aux visages calmement rayonnants le reflet d'un autre monde. La joie, profonde, ils l'avaient tous déjà éprouvée au moins une fois dans leur vie. Mais la joie qui vit dans les Hauteurs lumineuses, qui repose dans le fond de chaque esprit, peut, un jour, dans un moment de grâce, enfin s'éveiller.

Une Porte du Ciel s'entrouvrait ici-bas...

Le pressentiment des pures Hauteurs comblaient déjà ces esprits, car leur aspiration inconsciente à l'éternelle Pureté trouvait là, déjà, un aboutissement.

Une première marche.

Elia fermait les yeux. Elle irradiait une telle nostalgie...

Alors, au calme crépuscule, ces comblés de Grâce purent s'ouvrir à l'aube d'un authentique recueillement...

Le bruissement des sphères lumineuses descendait.

Elia entendit la voix familière.

« Dans sept jours, au crépuscule, quand la Lune sera pleine et haute dans le ciel, vous vous trouverez à nouveau ici. Vos esprits, et ce lieu, doivent être préparés d'ici-là. Soyez ouverts, relâchés dans votre activité terrestre, afin que l'impression de ce jour éveille et attise le plus précieux trésor qui dort en vous: *la flamme de nostalgie.* »

Comme étranger à ce monde, le temple semblait flotter, répondant à l'appel lumineux de l'astre du soir.

Cristal de brume, posé, comme une île, sur la Terre
Suspendu sans attache, bois d'une eau, source claire
Rayonnant dans le mat, argenté, de Lumière
Il repose, lieu sacré, l'ancrage d'une prière



Pendant les jours suivants, les femmes terminaient la confection de beaux vêtements.
Le vêtement de cérémonie.
Simple, long, d'une seule pièce, assez ressemblant pour les femmes et les hommes;
et surtout... entièrement blanc.

C'était la première fois qu'ils voyaient des vêtements tout blancs.
 Le blanc s'assombrit, se tache facilement.
 De simples et pures étoffes, éveillant l'aspiration à protéger ce qui est beau, précieux.
 Éveiller et protéger cela, en soi...

Mais l'habit n'était pas entièrement uni, car sur chaque manche, se dessinait un motif.
 Une fleur.
 Le calice qu'Elia avait trouvé, blotti au fond des bois.

Le soir tant attendu était là. Attendu comme un parfum d'hiver qui donne à l'enfant l'espoir de Noël. Un mot qui résonne, derrière lequel se cache une promesse mystérieuse, que la conscience ne connaît pas, mais que le cœur éprouve déjà.

Là il n'y avait aucun mot. Le "temple", peut-être...

Ce petit, simple édifice, vivait en eux comme un foyer.

Ils aimaient tous leur foyer terrestre, les membres de leur famille. Les flammes d'esprits entre elles.

Mais, dans ce temple, ils chercheraient l'intimité avec le grand Inconnu...

La complémentarité de leur âme avec les mélodies vivantes provenant des espaces invisibles.

Écoute, Elia. Ces chants délicats viennent-ils des brumes que la Lune éclaire? Dans ce crépuscule où, peu à peu, des odeurs nouvelles sont portées par une fraîcheur légère...

Des odeurs de plantes, de fleurs inconnues. Mais qui, étrangement, ici ou là, font soudain battre le cœur, rappel d'un souvenir perdu.

Que cherchaient-ils, inconsciemment, dans le ciel nocturne? Un vécu sacré enfoui quelque part au fond d'eux, fragile et tremblant?

Ou alors; plus grand, plus vaste... l'espoir d'un recueillement.

Enfin, la clairière s'ouvrait. Elle était là, la pierre d'ancrage; modeste.

Comme la vague du rivage, la tension intérieure semblait retomber, la paix s'installait.

Et, comme la vague du large, d'abord invisible, mais puissante et profonde, un élan inconnu, en eux, grandissait.

Elia sentait ses enveloppes vibrer. Tout se mouvait en elle; malgré elle.

Son esprit réclamait ses droits.

La porte vers laquelle sa nostalgie, tendue, poussait depuis longtemps, toujours plus, s'ouvrait enfin, doucement.

Ils ne bougeaient pas, n'osaient faire un pas.

Pourtant, quelque chose les attirait. Ces formes, nouvelles, nombreuses, tout autour du temple. Elles lui donnait une apparence plus douce, presque tendre, légère. Un cadeau des entéaux, pour remercier et offrir une joie inattendue à ces esprits purs.

Elles se déployaient, formant une merveilleuse couronne, dont le temple était le joyau.

Dans un mouvement, presque imperceptible, caressées par la brise, elles donnaient un accès, une transition, vers l'intouchable, la pure inaccessible immobilité du temple.

Les calices aux six pétales...

Leur blancheur rayonnait, dans la lumière douce et précieuse de la Lune pleine; d'un éclat mat, intime.

Étaient-ils encore sur Terre? Où déjà dans ces régions bienheureuses dont ils connaissaient l'existence, mais vivaient comme des songes dans leurs âmes candides.

Ils s'avancèrent doucement, confiants. La couronne des fleurs laissait libre une petite allée vers les marches du temple.

Quelques petites marches; vers l'entrée dépourvue de porte. Ils attendaient.

Alors, l'intérieur, sombre, commença à s'éclairer...

Par l'ouverture circulaire au sommet du toit, la lumière lunaire pénétrait l'espace, se réfléchissant, s'intensifiant.

Bras tendus vers le bas, contre elle, les mains jointes, Elia entra. Elle les guida vers « l'adoration sans paroles »;... car ils étaient prêts; prêts à « recevoir en une véritable humilité, ouvert à toute bénédiction issue de la Lumière la plus haute, dans la plénitude d'une indicible nostalgie envers la Couronne de la Pureté! »

Toute la Création se réjouit de ce moment, cet instant d'éternité qui unissait les mondes célestes aux petits germes d'esprit; en bas, tout en bas.

La lumière s'estompa progressivement.

Ils sortirent du temple.

Le ciel s'était couvert. Sur le seuil, Elia resta debout, les yeux fermés.

Il faisait froid; mais l'air semblait parcouru d'une caresse.

La rigueur cache parfois la main la plus tendre.

Regarde Elia... la clairière se couvre d'un léger manteau blanc.

Doucement tombaient les flocons.

« Mère, existe-t-il un temple de la neige? ».....



La Roue de l'Événement Créateur tourna.

Tout en bas, le germe d'esprit formait, de plus en plus belle, forte, la trame de son destin, qui l'unissait toujours davantage aux grands Mondes supérieurs.

Un si agréable début d'après-midi de printemps...

Déjà assez chaud, mais avec une brise légèrement fraîche.

Surtout à l'ombre de cet arbre, dont la voûte protectrice était juste assez dense pour quand même laisser atteindre jusqu'au sol de nombreux traits de lumière, y jouant une calme danse avec les ombres du feuillage.

Cette vibration parfaitement équilibrée de l'entéallique, en ces jours d'équinoxe, détachait doucement son âme de l'emprise terrestre.

Que faisait-il, seul, assis contre ce tronc, sur cette colline surplombant le village de la tribu à laquelle il appartenait?

Un village; ou plutôt, même, dirait-on... une ville!

Une tribu; ou plutôt, même, dirait-on... un peuple!

Pourquoi ne travaillait-il pas, à cette heure où les êtres humains, alentour, étaient plongés dans une intense activité?

Ce jeune homme devait pourtant avoir bien des choses à faire.

Mais il avait senti le besoin, à ce moment, de trouver la résonance entre son corps et son âme, afin que, par le relâchement, il puisse plus clairement percevoir la voix de son esprit.

Des impressions montaient, des images semblaient défiler.

Il ressentait la trame de l'évolution de son espèce, et la Guidance, remplie d'amour et de sagesse qui la conduisait pour son épanouissement, dans ces Mondes où la Lumière parvient en dernière extrémité.

Il voyait des images du passé. Le destin de son peuple, depuis les temps originels.

Comme un enfant, dans un magnifique jardin, il s'était laissé guider, candide.

Il avait grandi peu à peu, et participait de plus en plus activement aux travaux de ce jardin.

A l'adolescence, l'esprit perça, et il put alors s'ouvrir consciemment à la Voix de l'Éternel.

Le premier Temple de Dieu en fut l'ancrage.

En grandissant, il eut besoin d'un outil à la mesure de sa force, car, bientôt, il devrait administrer lui-même la Matière de cette Création.

Il devenait, peu à peu, un adulte, auquel il était confié un royaume. Et cette puissance, qui se développait en lui, il devait apprendre, par la sagesse, à la maîtriser.

Et il était comme un jardinier, qui se servait d'un outil; et sous sa main devenant forte, l'outil transmettait toujours plus de forces, avec toujours plus d'effets, ramifiés.

Et il se réjouissait de la force qu'il donnait à l'outil...

Méditatif, le jeune homme sentait cette joie imprégnant sa ville.
 Un léger voile gris passa devant son âme.
 Cette joie... est-elle entièrement pure?
 Vibre-t-elle uniquement dans la gratitude, et dans l'adoration?
 Ne germerait-il pas l'aube d'une certaine fierté devant ces œuvres humaines, toujours plus belles, plus vastes?
 Belles pour qui?
 Pour l'amour de la Lumière, de ce qui est beau, uniquement?
 Ou peut-être, ici ou là, aussi, pour admirer son propre reflet dans le miroir de ses œuvres?

Le vent semblait soulever la poussière du sable; frôlant l'âme d'une sèche prémonition que le destin accable.
 Le pressentiment d'une justice sévère; où une main d'amour, devant la tiédeur, revêt le gant d'une poigne austère.
 La croisée des chemins; là ou tout peut encore changer, en mal ou en bien.
 Le chemin d'une lumière que le Ciel ouvrit, laissant partir au loin le flamboyant béni.
 Ce fier rejeton du Royaume de l'éternel accompli; qui d'un regard domine les Univers, porte aux nues, ou bannit.
 Bannir, qui était-il pour ce faire? Pour creuser les allées de fleurs en chemins de calvaire...

Vole, vole vers nous, chantent des myriades de créatures en liesse.
 Porte-nous la voix de ton antique sagesse.
 Le germe d'esprit a grandi, candide comme l'agneau; il devient fier, remue la Terre avec la force d'un jeune taureau.
 Montre-lui qu'il est grand, et petit; que seule l'humilité, par une foi pure, fidèlement, dirige l'outil.

L'Éternel, Immuable, le premier, de toute éternité. L'"Alpha".

Puis vint, de toute éternité, ce qui est formé.
 Elisabeth. "Le deuxième". Bêta.

Puis vint "le troisième". Gamma.
 Gamaliel.
 L'Archétype du Serviteur. La perfection de son genre.

Pour que le grand Cycle de l'Éxistant, pour que tout, du plus proche au plus éloigné de la Lumière Originelle, soit relié, il devait se pencher, lui, le plus haut Serviteur, vers le bas, vers les lointains insondables, vers cette minuscule chose que l'on appelle "la Création", des mondes si petits que, d'En-Haut, on ne pouvait qu'en deviner l'existence; jusque, finalement, au plus loin, et encore plus profond, vers les dernières ramifications des ancrages de l'éternelle Irradiation englobant Tout; vers les naissantes, s'affermissant, petites étincelles de vie..... les germes d'esprit.

Et derrière lui des anges descendirent, dans l'aurore d'un doux matin; souffler des paroles d'espoir à l'oreille des êtres humains.
 L'espoir d'une beauté pure; que des merveilles naissent de la main de l'homme, et que les

cours d'eau, de leurs mélodieux méandres, murmurent...

« Voici la créature née de la Main du Semeur; dont les fruits délicats mûrissent d'un dur labeur. »

L'ondine porte le message au fond des lacs; où dans un silencieux mystère, le Cycle des Radiations reflue vers le Haut, d'un enchanteur ressac.

"L'Esprit de Dieu planait au-dessus des Eaux"... L'Éternel envoya sa Lumière...

Ainsi, lorsque des époques furent passées; que dans l'Œil des Mondes, tout s'épanouissait en trésors de beauté; la Voix Céleste appela l'Être qui devait tout parfaire; l'Ange des Cieux ultimes dont l'Arc embrassait les Univers; la perfection d'une inatteignable majesté...

Le Porteur de Lumière.

« Gamaliel... », résonnait le grand Tout. Puis, l'autre nom lui fut donné...

Alors l'Enfant descendit.

Et sous ses pieds s'étendait, en premier... Ephesus.

Ephesus, Ciel d'accueil Originel, Berceau de la Volonté Divine.

Région de première réception des Forces fondamentales de cette Irradiation.

Ainsi, ces Forces, les premières, ne faisant surgir d'elles aucun vouloir, mais vibrant entièrement dans la Volonté Divine, portent-elles des ailes; des Ailes...

Les Archanges.

Leurs Ailes sont les plus pures, les plus blanches étincelantes, les plus puissantes; et les plus magnifiques.

Gamaliel, l'Ancrage fondamental de la Loi, dans l'Irradiation directe de la Lumière.

Le Héros sans pareil dont l'histoire s'est perdue, sublime inconnu; la fierté et l'exigence originelle ayant pris forme.

La Fidélité absolue à la Volonté.

A la Justice qui n'autorise ni doute, ni tiédeur.

Il est descendu, l'Archange, dans la nuit étoilée; suivi par des larmes éternelles, étoiles filantes sacrées. Les a-t-il laissées rouler dans un souvenir perdu, lentement évaporé?

Les êtres humains ont douté de la voie juste; il les a punis, sans pitié.

L'Amour s'est échappé de lui; les Ailes de la Colombe s'en sont allées...

De la Volonté céleste reste la Puissance volontaire, pure. Mais que devient la Pureté sans Amour? L'Amour pour ceux qui l'avaient mérité... peut-être; ou peut-être pas?

Qui était-il pour décider? N'était-il pas qu'une sublime Flamme originelle de la Lumière?

De l'Amour le plus grand émerge la Justice la plus sévère.

La Justice s'était ancrée, mais le Glaive a fendu Ephesus; et les ailes de l'Archange s'en sont allées...

Leur blancheur immaculée s'est ternie; la Pureté s'est raidie dans un souffle glacé.

Figée la rafraîchissante Pureté; les clairs courants ont sombré dans l'abîme glaciaire, dévorant le manque d'Amour qu'il avait cru salutaire.

Puits sans fond pour le fidèle déchu; les abîmes de tristesse mesurent sa Gloire ancienne,... son Paradis perdu.

Le germe d'esprit déchu se renouvelle; redevient vierge sous la contrainte, et le souvenir du mal se perd dans les voiles du Ciel.

Mais l'Archange, infidèle, fait ployer les Cieux de douleur et de peine, dans cette aveugle rage qui crie son Origine éternelle.

Amour et Justice.

Pèlerin de l'Univers, souviens-toi que L'Éternel a envoyé un Enfant très cher...

L'Archange magnifique, le plus beau, le plus fier.

Mais, nul n'en parle dans les Cieux, car l'Intimité Sacrée doit préserver ses Droits.

Ainsi, je clos le chapitre, après l'avoir chuchoté; et l'enfouis dans un pli de mon âme, tout près, pour l'éternité.



Et, à nouveau, la Roue de l'Événement Créateur tourna.

Pureté et beauté épanouissaient les Mondes.

Pourtant, des voiles grisâtres troublaient la clarté de certains endroits; et, ici où là, Ephesus semblait même plongée dans une morne torpeur.

Des sons discordants voulaient ombrager les cristallines mélodies qui montaient toujours en vagues de gratitude et de bonheur, vers le large des grands horizons de Lumière.

L'inquiétude s'imprégnait, passagère au début; puis plus forte.

Alors, à travers les rayons de Lune, des voix chantèrent une louange...

Et l'enfant naquit, une nuit, sous la plénitude du disque argenté.

Qui était-elle? Sortie d'un conte, silhouette d'enfant,

Étrange mystère de la forêt...

La forêt, où, enfant déjà, l'écho de son âme lui parlait d'un pays perdu, un véritable chez soi. Le bois des secrets, qui chuchotait, où tout était fugace, presque imperceptible, où les mouvements feutrés et rapides se déplacent sur les voiles du silence, promouvant la lumineuse discrétion, berceau de la pudeur.

Tout était mesuré, retenu, dans une tension née de la force, enveloppée de douceur. La force d'une âpre candeur, joyeuse, insouciant; sérieuse, nostalgique.

Le terrestre avait relâché son emprise, chaque instant durait, si bien que même le présent semblait ralentir sa course, devenant presque immobile... il observait.

Il veillait, et se réjouissait qu'en cet endroit, de brèves, évanescentes petites histoires méritent d'être citées dans ses annales, s'écrivant en runes de feu, de la plume la plus légère.

Doucement tournaient les pages du grand Livre de la Mémoire. Car il ne fallait rien précipiter en cet endroit.

Les sons murmuraient; chant des oiseaux, souffle du vent caressant les feuilles des grands chênes. Comme un berceau, la vibration d'une ambiance originelle, où chaque jour semble succéder à la nuit des temps; où le souvenir finit par se confondre avec le rêve; le rêve, avec la légende.

Mais, alors, peu à peu, en cet endroit, de blancs rayons de lumière, encore inconnus, vinrent éclairer le drap de l'oubli qui reposait sur la contrée...

Un village, animé. Des enfants courent et jouent en riant; des femmes discutent en marchant. Des ateliers ici et là, où des hommes travaillent, souvent dehors, aussi paisiblement qu'énergiquement. Travail du bois, des minéraux, des métaux, et bien d'autres choses.

Tout est foisonnant, il semblerait même presque étourdissant.

Mais... baignant dans un rythme calme, maîtrisé.

Étonnant contraste; d'où se dégage une fraîcheur, empreinte d'un certain mystère.

De ce rythme parviennent soudain des sons. Une mélodie.

Derrière le village, un bosquet. Abritant du vent et des regards; quoique pas très touffu. Les rayons du Soleil s'y croisent, s'y reflètent étrangement, donnant une légère illusion de mirage; formant une sorte de toile lumineuse, captant les yeux de l'âme.

Une fée avait dû y déposer son charme, parsemant le sol de myriades de petites fleurs, aussi diverses que simples, gracieuses.

Elles semblaient baigner au sein de ce bosquet, comme bercées par le léger mouvement d'une eau calme.

Elle était claire; l'eau du lac, derrière le bosquet...

C'est de là que venait la mélodie. Celle de deux instruments à corde.

Joyeuse; par moments entraînante; par moments nostalgique.

Elle faisait vibrer, ou plutôt révélait la vibration d'un lieu, d'une époque.

L'époque ou la Pureté devait enfin s'épanouir, dans ses formes les plus diverses; dans sa beauté la plus simple; sa fraîcheur la plus naturelle; sa délicatesse la plus sensible; sa rigueur la plus âpre.

« *Sonne, sonne, sonne, musique de lumière...* »

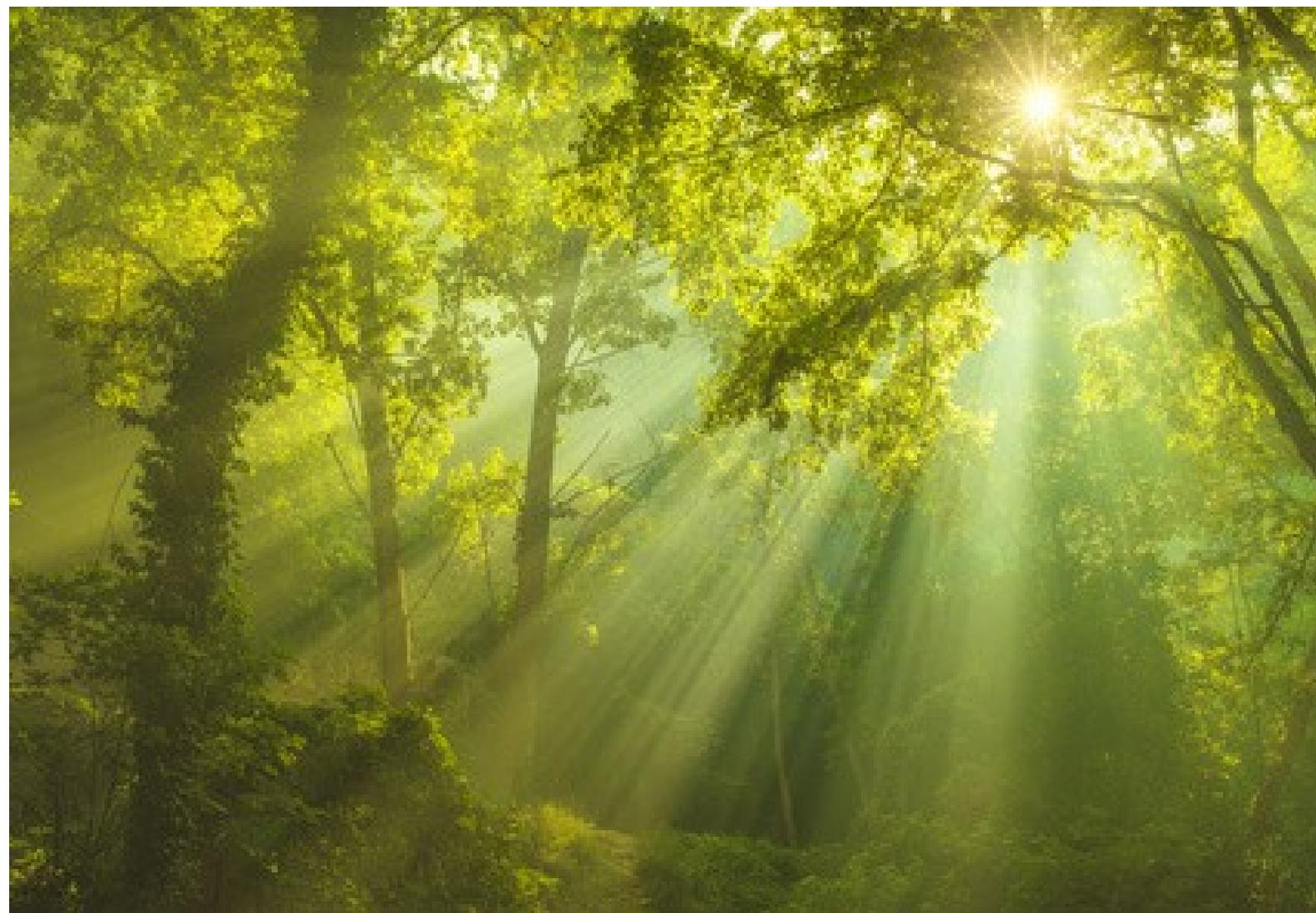
Une musique au cours lointain, dont les derniers filets d'eau parviennent encore aujourd'hui à baigner les âmes de la nostalgie du souvenir; un souvenir devenu inaccessible, tant sa vibration originelle fut déformée au fil des temps; mais, pourtant, dans l'espoir inconscient de beaucoup, vit encore le parfum légendaire de... l'âme celtique.

L'époque celtique originelle.

La jeune fille était assise devant le lac. Non loin des deux musiciens. Sa présence formait comme un trait d'union entre le mouvement des sons et celui de l'eau calme.
On aurait dit qu'elle condensait toute l'irradiation des lieux; et, l'élaborant, l'élevant, insufflait alors, en même temps, sa propre vie à cette contrée.

Qui était-elle? Sortie d'un conte, silhouette d'enfant,
Étrange mystère de la forêt...

Un voile de lumière se dépose
Fins reflets fluant dans tes branches
Forêt dévoilant ondes blanches
Mille jeux où mon âme repose



Et, proche de l'orée de la forêt, mais presque inaccessible aux regards extérieurs...

A peine visible, mais juste assez pour faire encore partie du monde...

Un temple.

Comme le vestibule derrière la porte.

Mais qu'y-a-t-il derrière ce vestibule ? Vers quoi est-il l'appel, en même temps que le passage infranchissable ?

Ce temple, racine du souffle spirituel dans cette tribu. Tout y vibre, simple, léger, candide, nostalgique; en l'honneur du Créateur.

De la musique, des chants, des danses.

Des "danses"...

Mais sait-on encore ce qu'est la "danse" ?

Le mouvement de l'esprit qui, oubliant le langage des paroles et des pensées, parle directement à travers ses enveloppes.

L'espace est grand, plongé dans la pénombre. Au fond, derrière l'autel, une lueur. Éclairant très faiblement, juste assez pour soulever le voile de l'aspiration.

Pour que l'attente, tendue, devienne aussi profonde que le silence imprégnant le lieu.

La salle de... recueillement.

De recueillement, il n'en était encore point question ici. Mais déjà, l'ouverture, l'aube de la fraîche et fiévreuse conscience d'un doux enchantement.

Presque imperceptiblement, nées de la faible lueur, des ombres se mouvaient, sur le sol, sur les murs. C'était comme un rythme, insufflé par quelque chose de vivant. Des esprits nébuleux ? Des entités de l'air ?

Était-ce... une danse ?

La lueur grandit, et, au-dessus de l'autel, émergea une petite flamme.

Les longs et petits bancs de bois de la grande salle du temple avaient été déplacés, alignés le long des grands côtés, laissant l'espace central, de l'entrée jusqu'à l'autel, entièrement dégagé.

Tous les regards convergeaient vers la flamme, dont la lumière donnait naissance à ce qui la soutenait; deux formes, dont l'harmonieuse immobilité, dans le lent déplacement vers le devant de l'autel, traduisait le langage d'un cadeau offert par une sublime vertu... la Grâce.

Des mains, des mains de femme.

Par elles, la bénédiction semblait déjà fluer sur les esprits.

Alors la lumière surgit. La femme venait d'allumer le foyer au sommet, en forme de petite coupe, de l'un des deux candélabres situé devant, à chaque extrémité de l'autel.

On distingua alors la silhouette, se déplaçant vers l'autre candélabre, et l'alluma.

Quelques pas, de cette femme qui semblait... cheminer.

Un chemin vers la beauté parfaite, celle de l'authentique naturel imprégnant chaque mouvement.

Quelques secondes, où, dans ce faible espace, elle arrachait déjà les âmes à toute emprise terrestre. Une bienfaisante fraîcheur ruisselait...

Elle vint au centre des candélabres, déposa le mince foyer où dansait la flamme juste devant l'autel, et se retourna, regardant vers le lointain, sans bouger.

Toutes les âmes étaient suspendues, se laissaient conduire par les lents mouvements, par l'immobilité de cet être féminin.

Une longue, fine et étroite robe, bleue ciel, ornée seulement d'un liseré blanc au bas, au cou, et aux poignets.

Sa tête était ceinte d'un anneau, fin, argentée, serti d'une merveilleuse pierre bleue nuit, ovale, fine, aux légers et profonds reflets, couronnant le milieu du front.

La vivante simplicité d'une céleste beauté.

Elle s'agenouilla; joignit les mains en fermant les yeux.

Était-ce un recueillement ?

A l'horloge des mondes, il était peut-être encore trop tôt pour le dire...

Qu'allait faire cette prêtresse ?

Elle avait attiré une lumineuse protection sur le temple.

Rien ne pouvait troubler ces instants, dans cette lumière faible, mais irradiante.

Elle se redresse, debout, les bras écartés, paumes ouvertes vers le haut, la tête légèrement relevée. En attente.

Un son.

Quelques notes. Lentes.

Alors la silhouette commence à se mouvoir; à... glisser.

Les mouvements qui suivirent sont indescriptibles par des mots terrestres. Lorsque l'harmonie des mouvements de lumière parvient à s'ancrer dans un corps terrestre, alors la beauté ne peut que s'exprimer au-delà des mots.

Par cette femme, la nostalgie des êtres humains s'élevait comme une flamme.

Car... « elle dansait une prière. »

Parmi les êtres humains, une jeune fille sentait son esprit s'élever, pour la première fois, loin, loin au-dessus des domaines accessibles.

Elle voyait.

Des mondes inconnus s'ouvrant peu à peu. Et le souffle d'une présence; douce, familière, royale. Ces mondes, elle les connaissait.

Elle perçut, dans un bref instant de Grâce, l'unité de la Création entière; et, s'éveilla alors de son inconscient une sublime notion; le mouvement sacré... du Graal.

La musique des Sphères retentissait; et, doucement, la mélodie de la harpe s'éteignit.

Silencieusement, la salle se vida peu à peu.

La jeune fille restait assise, immobile, les yeux fermés. La flamme des deux candélabres accompagnait sa prière.

Était-ce... un recueillement?

Elle sortit du temple, se dirigea lentement vers un grand chêne.

L'atmosphère calme et paisible comblait son âme.

Elle regardait le vent soufflant dans les feuillages, laissant passer de temps à autre la lumière du Soleil.

Elle ne voulait pas rentrer au village; pas encore; pas maintenant.

Alors, en cet instant d'harmonie solitaire, elle sut.

Que l'heure était venue, pour elle, de s'enfoncer plus profondément dans la forêt; vers le lieu sacré.

La journée passa comme dans un rêve.

A la nuit tombante, seule encore dehors, elle contemplait la pure lumière de l'astre argenté, dont les courants semblaient, ce soir, ne fluer que pour elle.

La matinée était ensoleillée, et, bien qu'encore fraîche, la chaleur tiendrait bientôt compagnie aux habitants de cette contrée, dont le climat bienveillant contrastait quelque peu avec l'aspect très verdoyant de la nature environnante.

Elle aimait cheminer, sortir du village, à l'heure où les corps terrestres sont, pour la plupart, encore plongés dans la léthargique douceur d'un repos confiant.

Que le silence était délicieux, au bord du lac; lorsque le soleil naissant, flamboyant, faisait scintiller la rosée sur l'herbe, tapis vivant aux mille reflets, dont l'habituelle caresse du vent donnait l'impression d'une nuée de lumière parvenant par vagues, tranquilles, dont les embruns rythmaient le cours de l'âme.

Elle aspirait à la solitude, plus encore ce matin-là; et, sentant *l'appel*, dirigea ses pas vers la forêt épaisse; vers... *le bois sacré*.

Qui était-elle? Sortie d'un conte, silhouette d'enfant,
Étrange mystère de la forêt...

Une forêt impénétrable, piège de quiconque n'est pas initié à ses secrets, abritant un trésor bien gardé, venu de lointains inaccessibles, en tant que relais d'une édification fondamentale, élevée, tel un cadeau destinée à ouvrir les cœurs, à les arracher vers les hauteurs de la blanche floraison.

Une forêt dense, sombre, brumeuse; mais l'atmosphère à l'abord inquiétant était, pour elle, empreinte... de recueillement.

Cette densité de l'air, gris laiteuse, s'imprégnait progressivement de la délicate luminosité de l'astre du jour, faisant émerger de ce tissage des courants plus clairs, neigeux, et délicatement irradiants.

Elle approchait de son but. Le sous-bois, de moins en moins dense, s'éclaircissait.

Son cœur battait. La solennité de ce moment renforçait puissamment l'espoir latent qu'elle sentait monter depuis des jours, préparation intérieure à la réception d'une haute Révélation, devant embrasser d'un œil l'entier devenir de son destin dans la Matière.

Isis... Isis...

Un son, une voix. L'avait-elle réellement entendue, ou venait-elle de son for intérieur?

« Isis... »

Chuchotante, la voix, douce, se rapprochait, devenait plus perceptible, dans son genre; dans son origine, qu'elle percevait infiniment lointaine, au-delà des merveilleuses influences féminines qu'elle avait déjà pu ressentir.

Elle arrivait à un temple. Du tissage blanc laiteux environnant, se rapprochaient des brumes lumineuses, roses, légères, l'inondant d'un amour auquel tout espoir humain ne peut qu'éternellement s'accrocher lorsqu'il l'a une fois senti; un amour doux, royal, d'une délicatesse que seul l'aube d'un recueillement sacré permet de pressentir; d'une exigence sans égards pour la faiblesse, d'une tendresse sublime inspirant la paix sacrée, l'aspiration vers l'Origine de toute chose, le pressentiment de l'existence d'une réalité trop grande pour que l'on puisse y penser, qui dort dans le fond de l'esprit, en tant que savoir inconscient, dont le bandeau, pour les choisis, ne doit être desserré qu'avec précaution, aux heures que la sagesse du destin détermine pour défaire le ruban entourant la précieuse enveloppe du Savoir.

Elle se tenait maintenant devant le temple..... recueillie.

La joie l'inondait. Elle se laissait complètement aller à ces impressions, sources d'un nouveau savoir, vaste, devant la relier intimement à la trame de l'Événement Cosmique, le puissant Cycle de la Création.

« Isis... »

La douce voix féminine, en cet instant, pénétra profondément dans son âme. Alors elle perçut des notions, formant des images, modelant des pensées...

« Tu portes un nom de lumière...

Tu dois agir pour aplanir les chemins de l'humanité, dont tu fais toi-même partie, mais au-dessus de laquelle tu seras élevée, pour la dominer du regard, et lui transmettre tout ce à quoi, dans l'aube de son pressentiment naissant, ton âme aspire.

Entre maintenant, vers le nouveau Savoir. »

Elle poussa la porte du temple. Une douce mélodie semblait provenir de l'intérieur. D'où venait-elle?

Les légères brumes roses planaient alentour, et, malgré la lueur encore faible du jour et les rideaux masquant les ouvertures, la grande salle baignait dans une clarté, imprimant de vivantes teintes bleutées, par endroit, les murs et le sol.

Elle s'avança lentement vers l'autel, comme un chemin vers une destination imposée, mais à laquelle elle n'aurait voulu se soustraire, tant la promesse qui y résidait dépassait,

en son for intérieur, la pression d'être choisie pour accomplir un destin tracé d'avance, mais dont le libre vouloir lui reste accordé, et qui, en cet instant, en l'espace de quelques secondes, sous l'œil des Forces les plus élevées, et des grands Serviteurs de la Lumière, devait décider de l'entier tissage de son devenir. Elle s'agenouilla...

« Je suis prête »

Des images défilèrent. Le cours des temps. Puis, enfin... une croix.

La Croix offerte à la Terre à la fin de son grand Cycle.

La Branche verticale, liée aux Incarnations Divines.

A la Pointe Sud, le sommet de la "Pyramide liée à l'Amour", cachée dans le sable du désert africain, mais sans laquelle ne peut, au-dessus, reposer celle de la Justice.

A la pointe Nord, le sommet, l'Accomplissement final, lié au Médiateur Éternel, vers "tous les hommes", dans un pays nommé bien plus tard "Allemagne" - "alle menchen" -.

Sur la branche horizontale, la rencontre entre le Divin et l'être humain;

l'Alliance fondamentale... la Cène.

A l'Est, l'Amour; un lieu qui serait nommé "Bethléem". Pour l'ancrage terrestre de la Patrie. Patmos... Israël.

Enfin, à l'Ouest, un nom apparut: "Omkar".

Énigmatique, d'une profonde résonance, il la fit tressaillir.

A cet endroit, à la fin, émergerait un pays portant le nom de "Marok".

Elle y sentit l'ancrage de son propre accomplissement, la clôture de son chemin en tant que "Isis". La place de la Pureté, dans le Trigone formé par la Croix.

La Croix détermine l'espace et le temps.

Ainsi, la branche verticale détermine "le Commencement et la Fin"; l'horizontale, deux Accomplissements simultanés.

Ou, plus précisément, *presque* simultanés; l'Amour ne pouvant venir qu'une fois ancrée la Pureté; car : « **Le Rayon de la Pureté est le Chemin sur lequel Il s'avance.** »

Enfin elle entrevit l'époque finale, à côté de laquelle un nom apparut...

Le Nom sacré, qui lui serait alors donné sur Terre, de même que dans l'Esprit, pour l'éternité.

Isis sentit la main de la merveilleuse Dame, sur sa tête, et une prodigieuse force, d'une infinie douceur, coula à travers elle.

Puis, lentement, l'impression s'estompa. La clarté, les brumes roses, la haute Dame... tout avait disparu.

Elle ouvrit les yeux; tout lui parut sombre, terne; elle se sentit désespérément seule.

Elle sortit à l'air libre; le Soleil éclairait la nature éclatante de beauté dans ce lieu béni,

et Isis perçut le mouvement de la Sainte Lumière unissant la Création entière, jusqu'en bas.

Elle joignit simplement les mains tandis qu'une immense prière de gratitude s'élevait de son âme.

Un long chemin à parcourir...

Un chemin qui n'attend pas le nombre des années.

Depuis bien longtemps déjà, de sombres nuées parcouraient la surface terrestre. Certains pouvaient les voir, suscitant la crainte, et un salvateur élan de protection. La pureté de toute chose commençait à s'étioler ici et là. La plupart des lieux où se trouvaient les êtres humains étaient comme des îlots de lumière, si bien que, pour la plupart, toute notion de mal demeurait encore étrangère. Par attraction, les nuées sombres se regroupaient en certains endroits. Là naissait des choses inconnues jusqu'alors, que l'on craignait et auxquelles on s'opposait d'abord. Puis, peu à peu, insidieusement, l'habitude fit de son maître... l'engourdissement. Le mensonge. Première des excroissances, aux reflets chatoyants, ayant éclos dans le sol terrestre. Le champignon vénéneux dans la clairière invitant au repos. Les brumes sinistres, moites, qu'il répandait, le faisait croître en retour, dans le silence d'une atmosphère de fièvre. Alors, parfois, dans l'œil de la créature humaine, le rayon de la pureté se troublait, s'en allait; laissant s'épanouir une inquiétante lueur, source de noirs projets. Le vide des âmes sans but, dont l'infinie légion foule aujourd'hui les grands espaces terrestres, n'existait pas encore. Chacun avait un maître, qu'il servait consciemment. Lumière, ou ténèbres. Beaucoup pouvaient voir, souvent dans les rêves. Alors le souffle de pensées nouvelles émergeait, à travers des images. La convoitise...

Isis était encore très jeune; à peine adolescente, elle sentait le trouble venant des régions voisines. On avait même entendu certains événements effrayants venant de l'une des tribus les plus proches. Elle sentait qu'elle avait une tâche particulière, qu'elle devait aider les êtres humains. Cela s'éclairait progressivement en elle. Elle sentait, et voyait parfois, de clairs courants, d'une lumineuse blancheur, venir vers elle et se répandre. Alors, lorsque des nuées sombres se manifestaient, son aspiration vers les purs courant offrait un canal, par lequel ces brumes étaient dissoutes.

Son foyer devait être le foyer...

Celui de la pure aspiration féminine, devant maintenir et renforcer la pureté; et ainsi offrir aux âmes chancelantes, plus faibles, un point d'appui solide.

Un foyer pour sa tribu; pour la région; pour toute la Terre. Ainsi, là où, en quelque endroit, même le plus reculé de la planète, l'aspiration vers la pureté devenait suffisamment forte, elle trouvait alors le chemin de radiation vers le foyer principal, recevant de sa force. Là pouvait se former un foyer secondaire, pouvant rayonner sur un plus proche entourage.

Tout était encore si pur.

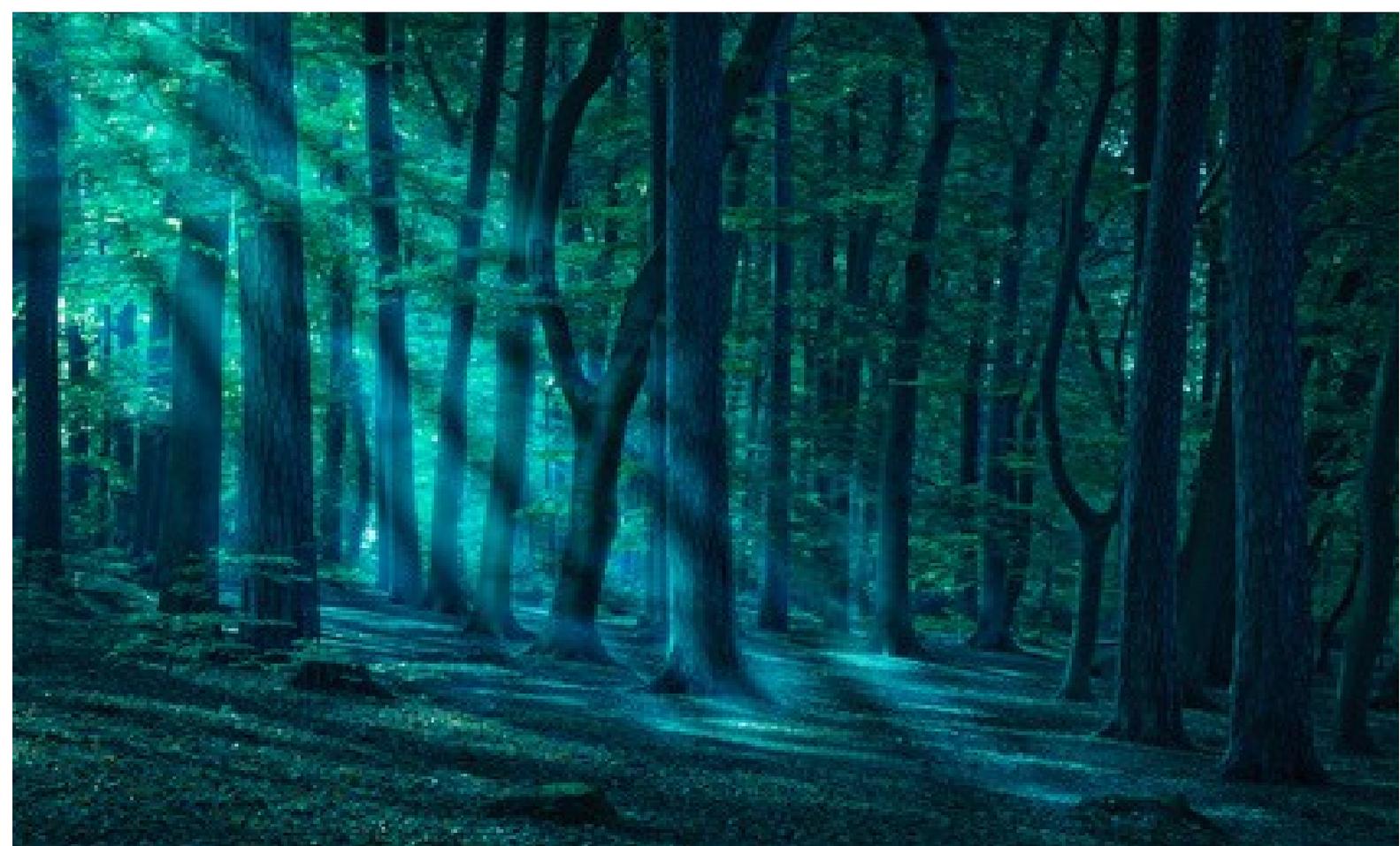
Dans la salle du temple, à l'orée de la forêt, Isis avec quelques jeune filles et femmes se réunissaient parfois.

Elles priaient. Par le chant... de vibrantes mélodies. Tantôt joyeuses, tantôt nostalgiques. Par les mouvements de leur enveloppe terrestre, imprégnés de leur candide, pur amour pour la Lumière. Les danses sacrées...

Et la musique, baignant l'atmosphère. Des instruments à corde surtout; dont les sons solitaires semblaient accompagnés par la symphonie de la nature, la forêt environnante, conduisant vers... le bois sacré. Le cœur de la forêt, où l'accès ne pouvait être offert qu'à quelques appelés, à des moments déterminés.

Mais déjà, dans le temple du seuil, les servantes au cœur pur transmettaient les courants célestes. Prêtresses de la Lune, sous l'astre doré...

Tendre rayon au fond du bois
Soleil et Lune se mélangent
Blanche et dorée, vibration d'ange
L'obscur s'éclaire au fond de moi



Lors de ces cérémonies, Isis voyaient apparaître des formes, comme de petits "bâtons lumineux". Elle percevait alors un mot : "cananoé".

Elle comprit que cela était lié au degré pureté, et à l'intensité de leur état intérieur.

Jusqu'à dix cananoés pouvaient apparaître.

Alors les pures mélodies celtiques provenant des chants et des instruments terrestres s'unissaient aux musiques, aux chants célestes. L'harmonie de cette union envahissait leur cœur, et elles se sentaient élevées, à la fois présentes sur Terre et assises, comblées, dans des jardins parsemées de blancs calices.

Parmi les servantes, amie d'Isis, la joueuse de harpe, Maris, bourgeon humain posé sur Terre, comme sorti d'un conte. Avait-elle réellement existé ?

Une fleur vivant comme dans un songe; un songe où n'existait aucun souci, où tout n'était que délicate et souriante ouverture; où murmurait la sereine, candide plénitude de l'instant présent.

Mais, dans ses yeux et au bout de ses doigts, vibrait une indéfinissable nostalgie.

Le rêve de Maris...

Un matin, Maris avait joué, et l'enfant des vierges-cygnés avait dansé.

Isis restait debout sous le chêne qu'elle aimait, bercée par ces sons qui l'ouvraient à la trame de son destin.

Le rêve d'Isis...

Forêt de lumière s'apprivoise lentement
Après bien des étapes pour être au diapason
La mélodie du bois accorde finalement
Aux notes de nos pas d'y jouer une chanson



Le printemps était déjà bien avancé et une douce chaleur enveloppait la charmante contrée. De petites falaises de calcaire blanc renvoyaient leur rayonnement vers le lac, se mêlant au rayons directs du Soleil, formant sur l'eau calme de foisonnants mouvements de lumière, jeux entéalliques berçant l'âme détendue de la rêveuse.

Chant des oiseaux, vent dans les feuilles, murmure de l'eau; ces sons familiers, réjouissants, rassurants, semblaient autant l'ancrer dans cette douce patrie terrestre qu'ils l'en détachaient par moment, loin, vers une mer dont le large épouse des contrées spirituelles inaccessibles, scintillant d'une lumière douce et intense, comblant toute nostalgie.

Elle se leva et étendit les bras vers le haut, comme pour s'étirer, et bascula la tête en arrière, ses traits s'illuminant d'un sourire presque énigmatique, tant il mêlait l'allégresse insouciant à la maturité d'une contemplation solitaire, consciente.

Elle dirigea ses pas vers la forêt, lieu qu'elle aimait plus que tout ici-bas, dans laquelle son aspiration pouvait librement s'épancher; mais seulement lorsque la voix de son esprit l'y appelait, pour ne pas risquer, par le moindre désir personnel, de briser le charme subtil. Le charme ténu de cette forêt secrète, hébergeant des forces mystérieuses, qui, parfois, aussi, se manifestent clairement à l'oreille du pèlerin.

Elle entra dans le sein énigmatique, sous-bois aux jeux de lumière, tantôt inquiétants, tantôt féériques, tandis qu'une douce mélodie des sphères, planante, descendait vers elle, semblant porter une voix...

Isis... Isis...



J'ai rêvé d'un endroit, une terre, une région. Elle était comme un foyer.
Le Soleil brillait doucement, mais il réchauffait au-delà du corps...
Ses rayons éclairaient le vaste espace, si bien qu'aucune ombre ne semblait exister.

« Réveille-toi, réveille-toi », me chuchotait une voix.

« Le chemin défendu va s'ouvrir maintenant. Il est protégé contre tout mal. »

« Un chemin ? Quel est ce chemin...? »

« Celui qui, depuis longtemps, vit dans la profondeur de ton âme... »

Alors je vis une silhouette lumineuse monter des profondeurs.
Du tréfonds mystérieux...

Les profondeurs...

Sous l'océan de l'inconscient baignant l'esprit dans la Matière. Puis, lorsque vient l'aube des grandes époques, un voile se lève, et sur les lèvres des appelés, comme prononcé par quelqu'un d'autre, l'on perçoit un doux murmure, l'aurore d'un souvenir effacé.

Ce rêve me rappelait cette tradition, qui se maintenait dans notre peuple depuis les anciennes générations, celles des pionniers, qui avaient embarqué pour découvrir le grand inconnu. La nouvelle terre; la terre promise.

Long leur avait paru l'exode sur cet océan immobile. Son interminable immobilité aurait pu engourdir nombre d'entre eux s'ils n'avaient eu confiance dans les paroles sacrées de la haute Guidance.

Un nouveau ciel, une nouvelle terre...

Mais l'atmosphère s'assombrissait, ici ou là; des grondement sourds se faisaient entendre, parfois.

Où allons-nous ? Qui le sait ? N'avons-nous pas été abandonnés ?

La Promesse fut donnée; mais, sur le souci de la fidélité à la Lumière tombait la couverture du doute; la terne bannière des âmes à la confiance fragile.

« Soyez les valeureux explorateurs de la nouvelle Terre du Seigneur », avait dit l'esprit guide.

« N'ayez pas peur de l'inconnu, si vous n'avez peur de vous-mêmes »...

Des dizaines de bateaux naviguaient sur la mer calme. Un peuple de navigateurs.
 De navigateurs apprentis.
 Sourit à ton destin, peuple sédentaire; ne laisse pas s'effacer ton chemin dans la mer de l'oubli. L'on se souviendra, dans les temps futurs, de la Terre qui t'aura porté.
 La terre. Des semaines de bleu uniforme n'en laissait planer que le mirage.
 « Où était l'esprit guide ? Nous avait-il oublié ? Pourquoi ne nous guidait-il plus ? »
 Mais il était là et percevait chacune des paroles déchirant les fils du nouveau tissage.
 Pourtant, il conduisait l'équipage, par les fils de l'enthousiasme candide et rayonnant émanant de ces visages hâlés aux cheveux blonds.

Naïlis, appuyée contre un bord du bateau principal, comme souvent, si immobile que seul le vent faisant flotter ses cheveux sur les vagues témoignait d'une quelconque vie en elle, regardait vers le lointain. Que voyait-elle ? Son âme s'éloignait, son regard se perdait; peut-être vers des contrées inconnues où tout semblait prendre vie.
 Des contrées terrestres...?

Elle entendait les êtres des flots. « Où vas-tu, petite fille de la mer ? »
 Un sourire imperceptible pour toute réponse. Cela s'éveillait en elle, franchissant peu à peu le cap de l'inconscient. Les calme flots berçaient l'histoire qui dormait dans son esprit.
 Une histoire pas encore écrite, mais dont la trame du destin la portait déjà, tel un nouveau né dans son berceau. L'époque future s'ouvrait devant son œil spirituel. Elle apprenait à assimiler ces nouvelles impressions, qui s'offraient à elle, de plus en plus, depuis le départ de leur terre ancestrale.
 Reviendraient-ils un jour dans leur Patrie ?
 Peut-être, un jour lointain que l'œil humain ne peut percevoir.
 Seul le présent devait compter; dangereuse peut être la mer pour ces grands voyageurs dans l'inconnu, sur cet océan étranger à leur genre.

Jeune et frêle Naïlis, gouvernail de cet épopée.
 Les marins guettaient davantage un coin de sourire qu'un coin de ciel bleu. Son regard était leur baromètre; son âme leur carte aux trésors.

Que l'air marin était bienfaisant, la nuit. Les poumons s'en abreuvaient comme du plus délicat nectar. Une caresse profonde, dont la fraîcheur n'était plus tout à fait terrestre.
 Le vent du plus pur parfum, sans odeur, imprégnant peu à peu chaque cellule de l'enveloppe terrestre. Et plus encore.
 Plus encore, c'est ce que Naïlis ressentait en voyant la Lune posée sur ce ciel clair.
 Pas encore pleine, teintant l'immensité d'ombres passagères. La promesse progressive, au fil des nuits, de l'assouvissement d'une nostalgie inconnue.
 Une nostalgie inconnue... c'est ce qu'elle éprouva en entendant cette mélodie. Elle ferma les yeux, tout était comme dans un rêve; un rêve éveillé.
 Cette musique, simple, délicate. Juste quelques notes, quelques mesures. Elle s'arrêtait; le silence; et reprenait.
 Ne t'arrête pas, douce, si douce musique. Recommence, encore, et encore à nouveau...

Elle avança de quelque pas, et vit une silhouette, allongée sur le pont, seule, regardant les étoiles.
 Les regardait-il ? Où leur envoyait-il cette mélodie, pour qu'elles la transmette vers l'objet de son inconsciente aspiration...
 Naïlis avait avancé lentement, sans se faire voir. Aucune curiosité ne l'animait.

Elle ne voulait pas rompre le charme, tout en s'approchant, presque subjuguée.

Un rayon de Lune passa sur le visage de la forme étendue.

« Simaé », pensa-t-elle. L'un des fils du chef de la tribu. Elle le connaissait peu, mais son image semblait comme imprégnée en elle.

Sa tête était vide, plus aucune pensée ne la traversait; seul le remous paisible du bateau portait son âme; et la musique... le cours des souvenirs de son esprit.

Quel secret dévoilait cette mélodie? Un espoir d'union avec les astres conduisant l'épopée?

Mais quel était le but de tout cela, l'objet du doigt de la Guidance?

Créatures futiles qui ne voyons que la surface des choses... que les vagues interminables baignant les espaces endormis.

Tout nous semble si éloigné. Les mystères de l'espace et du temps.

Pourtant, la clé des secrets lointains est parfois toute proche; si proche qu'un voile de légende ne saurait la cacher longtemps aux esprits purs...

Naïlis sentit une immense nostalgie l'envahir. Elle leva les yeux vers le ciel impénétrable et immobile, implorant silencieusement...

« Que ne puis-je, encore, accéder à ce qui vit en moi, si profond... »

Alors, comme émergeant d'un rêve, une étoile brilla plus fort, un instant, envoyant son rayon sur l'océan.

Elle fixait le point, au loin sur l'eau calme, et la position des astres. Le repère resterait gravé dans sa mémoire; tout comme la douce, à peine perceptible musique, descendant des sphères. Cette musique...

Alors, elle se retourna. Simaé se tenait debout face à elle, à quelques pas, silencieux, immobile.

Petite fille de la mer... garçon sans attaches... où conduit votre destin? L'étreinte de vos cœurs sera-t-elle votre longue amie ? Ou alors, bientôt, bientôt déjà, l'adieu posera-t-il le germe de l'oubli ?

Au revoir... Adieu...

Cette voix lancinante, semblant autant source de bonheur que de désespoir, les figeaient dans l'attente.

Une faible brise se fit sentir; la nuit devint plus claire... l'atmosphère, plus légère.

Doucement, la Lune rejoignait l'horizon; et libéra un rayon enlevant toute pesanteur; dissipant les brumes de la détresse.

Douceur sacrée, que des courants, d'un rêve musical, transformèrent en beauté... la rencontre céleste : Amour et Pureté.

Sombre est l'océan désert. Mais de son pur éclat, la Lune l'éclaire.

Réveil de certains, ou bien froide et austère; la chaste fraîcheur, ou l'œil du calvaire.

Pourtant, cette nuit, la douceur y repose. Pourquoi cela ?

Parce que, dans un sublime accord, un Mystère a flué... le parfum d'une Rose.

Elle rassemble en son sein ce qui était caché... les fleurs de mystère derrière les voiles de Pureté.

Ainsi la Lune révéla son antique secret; sa face cachée... son sourire discret.

Y coula une rivière, où s'efface toute tristesse; où une prison d'amour libère des flots sacrés.

Une seconde dans l'Univers; un instant d'éternité...

Toute la flotte suivait le cap indiqué par Naïlis. Elle n'aurait su dire où le voyage conduisait; mais elle savait qu'une région d'un genre nouveau les attendait, dont la notion dépassait l'emprise de leur pensée.

Cela, il devait le ressentir au plus profond de leur intériorité. Là, où, en chaque esprit, réside un temple aux magnifiques colonnes, transparent, lumineux, légèrement bleu et blanc; au centre duquel, inaltérée, brûle... *la flamme de nostalgie*.

Au Cœur de chaque Espace rayonne la Flamme...

L'épopée devait-elle conduire au "Cœur de la Terre" ? En un lieu vierge, inaltéré ? Un endroit où les vibrations des Hauteurs lumineuses doivent s'ancrer le plus fortement dans la Matière ?

Parfois, Naïlis sentait un profond bonheur l'envahir, l'immergeant comme ces vagues qui s'avancent lentement par temps calme, que notre âme chevauche, portée par l'envahissante douceur d'un instant qui s'étale, encore,... jusqu'au moment où l'horizon terrestre vient voler le rêve.

La nostalgie d'une promesse ancienne, ouvrant la voie du retour vers la Patrie.

« Alors s'ouvrira un nouveau Ciel, et une nouvelle Terre »

Une nouvelle grande séquence d'Évolution, prévue depuis l'Origine; mais qui, maintenant, du fait des ténèbres s'étant déjà, depuis longtemps, immiscées toujours davantage sur Terre, devenait aussi un secours, le moyen de former et de conserver un noyau entièrement pur.

Un Noyau terrestre...

L'endroit protégé, que personne ne peut atteindre sans y être autorisé, sans y être... appelé. Dans ces moments de bonheur qu'elle goûtait, d'évanescences images resurgissaient des flots de l'oubli.

Le bois profond. Le bois des femmes; des prêtresses. Les servantes de la Pureté, sur le continent Mu. Elle voyait ces femmes, ses sœurs, d'une candeur que la Main du Ciel a déposée en elles, inaltérée; servant Mao, la lumière de l'astre argenté.

Mais la sereine et confiante insouciance n'a qu'un temps dans le cours des grands Cycles de l'Esprit; et, un jour, sagement déterminé, pour chaque esprit, comme pour chaque Peuple, doit s'ouvrir la porte d'une conscience plus profonde.

« Bientôt, bientôt, jeunes servantes de l'astre éphémère, vos yeux s'ouvriront sur une beauté sereine; sachez que Mao, votre mère, chante déjà pour le Lys... votre Souveraine. »

Le Lys Pur, sommet du Féminin, Pont vers la Divinité.

Ainsi, les véritables servantes du Lys Pur conduisent-elles les êtres humains à ouvrir les chemins profonds de leur esprit, les voies insoupçonnées.

Un ange planait au-dessus des eaux...

Les ondes de force émergeant du battement de ses ailes poussaient-elles les voiles des bateaux ? Dans la direction du rayon que Naïlis voyait clairement en esprit...

L'Eau de l'Océan éternel pousse de l'Intérieur vers l'Extérieur; et, un jour, au moment où la dernière Vague parvient au Rivage le plus éloigné... le Ressac s'enclenche.
De l'Extérieur vers l'Intérieur.

« Viens, Viens » ; chantent les voix des Hauteurs.
Reviens, petite fille de la Mer...

Un chant de longue haleine souffla dans le lointain ;
Mais d'où vient-il ?... ce vent de l'âme ouvrant son sein ;
Par cette caresse, l'étreinte dévoila le chemin ;
L'esprit, à une nouvelle lumière, s'ouvrant enfin.

« Les brumes des espaces chantent... »
Et le vent touche son âme; la frôle, l'imprègne, l'emporte.
Des mélodies la hantent...
Siègent à l'orée de son esprit, l'appellent, l'exhortent.
L'aspiration brûlante...
Devient féconde, se rend consciente, ouvre la Porte.

Sur ce chemin de son esprit, Naïlis suivait toujours le rayon; invisible aux yeux terrestres.
Alors, dans la plus subtile harmonie, il sembla s'unir à un rayonnement émergeant des eaux.
Un jour nouveau apparaissait avec ce lever de Soleil, unissant alors, en droite Ligne,
la Création entière.
Un Jour nouveau...

Car, en ce jour terrestre naissant, l'astre flamboyant, pour la première fois, se levait...
à l'Ouest.
Alors, pour ces esprits encore peu soumis au péché héréditaire, en cette époque très reculée,
l'intellect n'eut pas le temps de court-circuiter l'expérience, qui s'ancra, en un éclair,
profondément dans leur esprit.

Subjugués par cette apparition solaire leur faisant face, ils sentaient, dans leur dos, au même moment, les rayons nouvellement naissants, bienfaisants, familiers.
Tous se retournèrent, en même temps, comme "un seul être", de par leur entière vibration,
en cet instant, dans la Volonté Divine; et purent contempler, face à face... les "deux frères" !

De L'Est le plus élevé vers l'Ouest le plus profond.

Une émotion, aussi profonde que silencieuse, envahit Naïlis.

« Enfin, enfin de retour... »

« Mais de retour vers quoi ? », songea-t-elle un instant.

Elle réprima aussitôt cette pensée pour continuer à vivre l'expérience, à laisser fluer ce que sa conscience diurne ne pouvait saisir.

Mais, à ce moment, dans son esprit, le savoir en germe d'un Processus fondamental s'ouvrit pleinement.

L'irradiation de son esprit parcourait ses enveloppes d'ondes de force, chaudes, bienfaisantes, réconfortantes. Elles lui semblaient étrangement de même genre que le rayonnement conjugué des deux astres solaires, dont, progressivement, l'un se faisait sentir de plus en plus; l'autre, de moins en moins...

Mais pendant ce moment unique, au Point terminal de la Création, sur Terre, le Germe d'Esprit formait, pour la première fois, le Trait d'Union des deux Principes complémentaires de l'Évolution: Extérieur / Intérieur.

Posant ainsi le Pont, dans le Cycle des Radiations, pour le retour vers la Patrie.

Du Soleil extérieur vers le Soleil intérieur...

Depuis bien longtemps, l'être humain a oublié ce qui vit en lui, au plus profond, au cœur de son esprit.

Ce vers quoi sa lente évolution devait le conduire: la véritable conscience de soi.

La conscience du plus intime en soi, en tant que vivante reconnaissance: le temple.

Alors de grandes étapes d'évolution, conduites avec amour par la Guidance, virent naître des temples.

Les constructions terrestres, à la Gloire de la Lumière.

Les points d'ancrage extérieur, par lesquels le germe d'esprit devait se relier, progressivement, aux Irradiations élevées de la Création; toujours plus fort; toujours plus profond.

Jusqu'à la conscience de l'intérieur de soi; ouvrant vers la véritable conscience de Dieu.

Le ciel était uniformément bleu, comme depuis des jours entiers.

Très rapidement, des nuages s'amoncelèrent. Un orage éclata.

Tel qu'ils n'en avaient jamais vu. Un grondement semblant provenir à la fois du ciel et des entrailles de la Terre.

Les nuages étaient si denses, si sombres, qu'il faisait nuit en plein jour.

Pourtant, la puissance des éclairs était telle que leur jaillissement éclairait plus fortement que l'astre du jour, jusqu'aux profondeurs de la mer, dont la transparence la confondait presque avec l'air, faisant voguer les bateaux sur de grandioses et nébuleux courants.

Tout s'accélérait; de petits tourbillons de formaient à la surface de l'eau, s'amplifiant rapidement. L'équipage n'était plus qu'un jouet des éléments déchaînés.

Déchaînés... dans l'enthousiasme rempli d'amour des êtres de la nature.

Les êtres humains sentaient la pression grandir, les ouvrants davantage à la confiance salvatrice. Ils tiraient sur les cordages pour tendre les voiles gonflées, presque déformées, dans l'impulsion irrépressible des forces élémentaires dont ils devaient humblement

reconnaître la sage et bienveillante guidance.

C'était comme un ballet gigantesque, suspendu dans l'espace et le temps; une symphonie éclatante ouvrant aux espaces intimes... une Pulsation nouvelle dans la Création.

Puis, tout se calma, rapidement. Un souffle passa. Comme une main posant un voile.

Et tous s'endormirent.

Les fiers vaisseaux ondulaient paisiblement, sur une mer d'huile. La caresse d'une brise merveilleusement rafraîchissante sortit peu à peu Simaé de sa torpeur.

Il se leva, regarda en direction de la proue; vers le haut, vers le lointain.

Et il vit un nouveau ciel, et une nouvelle terre.

Tout cela n'était-il qu'un rêve?

« Réveille-toi, réveille-toi », me chuchotait la voix.

Mais j'aspirais à comprendre, à reconnaître.

Une douce mélodie, à peine perceptible, commença à flotter; à m'envelopper.

Elle provoquait une résonance étrange; tellement familière; comme si elle sortait de moi pour venir me chuchoter...

Alors je vis une silhouette lumineuse monter de la profondeur des espaces et des âges.

Du tréfonds mystérieux.

« Naïlis..... »

Et la nostalgie, l'amour, déchirèrent le voile de l'oubli.

Depuis longtemps, si longtemps, ce qui devrait être uni demeure séparé, car perdu fut le chemin vers la "vallée de l'invisible", préparée depuis les temps anciens, aussi pour que, à l'heure de la fin du premier grand Cycle de la Création, la Lumière puisse, en tout dernier recours, trouver un Ancre dans la Matière la plus dense.

Pourtant, la nuit, des voix se font entendre à l'oreille des pèlerins de la surface terrestre; et des mélodies remontent, par le souffle d'une vibrante mélancolie...

« Les brumes des espaces chantent... et ils nous oublient ;

Mais nous... l'espoir vivifie notre nostalgie.

Mais quand pourrons-nous, de nouveau, revoir nos amis ? »



Le grand Cycle de la Matière se poursuivait, inlassablement, mu par l'Horloge Cosmique, rythmant le cours immobile du temps, au sein duquel les événements se condensaient toujours davantage, dans le refroidissement et le ralentissement des grandes époques se succédant, à mesure que l'ancrage des ténèbres prenait le pas sur celui de la Lumière. Alors, la Grâce d'En-Haut envoya de grands Secours, permettant un maintien in-extremis de la poursuite du premier grand Cycle de la Post-Création, afin que tout ne soit pas perdu avant la fin, et même, déjà, avant le plus grand Secours que Dieu avait prévu:

L'Envoi de son Vivant Amour.

Les ténèbres se mobilisaient pour porter le coup fatal, afin que l'ancrage lumineux minimal par le peuple d'Israël ne puisse se réaliser, rendant alors impossible l'Incarnation du Fils de la Lumière.

La force spirituelle du royaume se délitait toujours plus; l'effondrement final était à ses portes...

Les sépultures creusées à tes Portes sont tombées dans l'oubli,
 et les os blanchis sont tombés en poussière.
 Mais Toi, Tu resteras telle que Tu étais depuis toujours,
 car Tu es éternelle...

L'air était doux, printanier, la rue animée, au matin de cette journée que rien ne distinguait des autres, au cœur de cette ville où planait parfois, ici ou là, un souvenir; souvenir d'un temps lointain, de glorieux ancêtres, de promesses probablement caduques prononcées par des hommes au verbe haut, inscrites encore sur les feuilles des manuscrits du temple; dernières traces d'une encre que l'on croyait indélébile, mais dont les traits se désagrègent à mesure que l'œil de l'esprit se trouble, dans l'activité quotidienne des matins qui se succèdent; les mois aux semaines; les siècles aux années...

Guilad avait sorti un panier de belles étoffes, et artistement disposées sur des présentoirs de sa fabrication. La devanture de son magasin, attractive, variée tant dans le goût que dans le prix, satisfaisait le riche et contentait l'humble.

Il était sans souci, paisible, jouissant d'une aisance matérielle et d'une aimable renommée, quoique discrète, comme il convient à un homme resté quelque peu modeste, et dont l'âme contemplative semblait, parfois, vouloir s'extraire d'une vie aux soubresauts éphémères. Il pensait à Jérémie, le prophète. Était-il fou? Pourquoi cet homme singulier se distinguait-il de la cohorte des prêcheurs tous azimuts, vindicatifs fomenteurs arguant fièrement des textes anciens leurs principes de résistance à l'opresseur, rébellion sous-jacente à une Volonté plus haute qu'ils semblaient tous ignorer.

Guilad avait la finesse des esprits simples. Il avait senti cette simplicité en Jérémie.

Pourquoi donc Sédécias, le roi, l'avait-il fait enfermer?

Avait-il réellement annoncé la ruine de Jérusalem, la ville que Dieu leur avait offerte?

Cela n'avait pas de sens. Pourtant...

Qu'avaient-ils offert en retour, eux, les descendants de la tribu de Judah, dont Jacob avait annoncé que le sceptre ne quitterait pas la main?

Son âme sembla quelques instants s'échapper vers un lointain passé, à l'atmosphère vibrante, où l'homme savait parler à son Dieu, dans la poussière du désert ou sous une tente, aux flancs des montagnes comme au bord de ruisseaux qui savaient étancher les soifs les plus profondes, même devenus arides; aride comme le cœur des passants lui paraissait parfois, sous les mines enjouées, les expressions de contentement masquant l'étincelle qui n'a plus la force d'absorber l'oxygène, et dont seul un choc, une grande frayeur, peut encore forcer une aspiration plus profonde.

Un bruit fracassant le sortit de ses réflexions.

Un nuage de poussière s'élevait du bout de la rue, et dévalait au claquement des fers frappant le sol ferme.

En émergea une cohorte implacable de cavaliers, châtiés sans pitié tout ce qui voulait s'opposer à ce fracas de tonnerre, force impétueuse s'abattant par on ne sait quel décret, tant la "Ville Sainte" semblait intouchable par des mains humaines, de part la Divine Promesse faite à la glorieuse tribu dont ils étaient les fiers héritiers; les représentants d'une tradition qui se maintient, perpétuant une certaine beauté de l'âme fidèle, telle la goutte de rosée sur la feuille, fidèle au matin, mais dangereusement menacée par les premiers et justiciers rayons du Soleil.

Car où voir l'Amour de l'Éternel dans cette sauvage confusion; dans ce viol de la citée sacrée vivant à l'intérieur des remparts de l'enceinte?

Mais de viol, il n'y en a que là où la main impure convoite quelque chose de précieux, où le rideau spirituel protecteur n'est pas déchiré par les serviteurs du Trésor eux-mêmes. Ainsi la Main qui protège et bénit devient celle qui ôte le rempart, et laisse les yeux et les bras sauvages s'emparer du Paradis perdu.

Guilad sentit son cœur battre à se rompre. Était-ce la peur?

Était-ce la crainte dont il avait entendu parler, une fois, avec émotion, par un docteur de la Loi dont l'esprit avait percé plus loin que la lettre?

Quelque chose se réveillait en lui, qui couvait sous le poids de l'habitude, de la pesanteur terrestre freinant les élans intimes, ne les laissant apercevoir que parfois, dans de rares moments de silence émus, au seuil d'un horizon lointain, vague, dont la brume obstrue la clarté d'une nette reconnaissance.

Subitement, un soldat se tint devant lui. Dur comme l'acier, il regarda Guilad.

Pourtant, inexplicablement, cette froide rencontre lui procura un sentiment de sécurité.

Il sentit la droiture dans ce guerrier, siège d'une justice équitable, protectrice.

« Vous devez venir avec nous. »

Le ton était digne, très ferme, mais sans animosité, dans un équilibre porteur de sagesse.

Guilad fit un signe de tête approbateur.

Le guerrier, dirigeant apparemment une petite section, remonta promptement à cheval, s'attardant du regard sur Guilad parmi cette partie de la foule hurlante qu'il venait de rapidement maîtriser, sans effusion; tandis que, plus loin, dans la rue, souffrance et mort jonchaient le sol...

Babylone, la ville des dieux païens, venait de se rendre maîtresse de la ville sacrée.

Une immense colonne se forma, en dehors de la ville, regroupant la plupart des habitants. Quel serait leur sort?

Beaucoup, malgré la peur, croyaient que Dieu viendrait les délivrer, comme souvent dans l'histoire du Peuple. Mais cette idée, quelque peu convulsive, cherchait à masquer le pressentiment d'un sort funeste.

Ils savaient tous que, deux siècles auparavant, Salmanazar, le roi d'Assyrie, s'était rendu maître du Royaume du Nord et en avait fait déporter une partie de la population.

Guilad, lui, silencieux, ne pouvait détacher son regard des murailles de la ville.

A quoi pensait-il? Au calme de sa tranquille échoppe? Aux odeurs caractéristiques, mélangées, de sa rue commerçante? A la douceur des jardins ombragés? A la fiévreuse activité des habitants? Aux rites religieux...?

Rien de tout cela, pourtant. Seule une pensée sans forme le traversait, traduction muette d'un ressenti inexplicable.

Comme une première rencontre avec sa ville,... au moment de la quitter.

Jérusalem, ma bien-aimée; tu sembles belle comme une fiancée, mais pâle comme une femme que la tristesse aurait vieilli. Tu t'effaces déjà dans les voiles du désert, et moi je perds une amie très chère. Une amie à la tendresse maternelle, presque sacrée.

Presque...

Car comment peut encore exister ce que l'on a trop ignoré?

Jérusalem, tombes-tu sous le glaive de nos ennemis; ou sous les coups sans relâche de nos cœurs endurcis?

Nos ennemis, sont-ils ces guerriers sauvages, visages belliqueux aux yeux de flammes; où les ombres surnoises qui, la nuit, s'échappent de nos âmes?

Il vit l'image de son père lui racontant, enfant, le conte des âmes déchues.

Était-ce une histoire pour un enfant?

Pourtant, elle ne l'empêcha jamais de dormir, mais, au contraire, contribua à maintenir en lui, quelque peu, la fleur d'un salvateur éveillé que le cours indolent de la vie aurait voulu flétrir.

Les âmes déchues, sitôt passées en Jugement, devaient contempler la magnificence de la Ville de Lumière, déployant en eux une nostalgie totalement inconnue jusque alors, qui semblait vouloir les faire mourir de bonheur; dans la conscience presque simultanée qu'ils étaient maintenant destinés, en réalité, à la souffrance illimitée de la mort éternelle.

Les battements d'une sourde inquiétude s'emparèrent de son cœur.

Jérusalem était-elle la Ville de Lumière?

« Ta ville n'est plus que le vestige d'une époque révolue. »

Qui avait parlé?

Il tourna la tête et vit le chef babylonien. Une inexplicable sagesse émanait de la rudesse de cet homme singulier.

« Mets-toi en marche. »

Guilad rejoignit l'immense file des déportés. De grandes plaintes émanaient de cet amas humain. Cris, gémissements, pleurs surabondants.

Pourtant, à son étonnement, cela ne faisait que peu d'écho en lui.

Qu'avaient perdu tous ses compatriotes? Et lui?

Son magasin, sa belle demeure, sa renommée, sa vie paisible?

Il n'aurait su le dire, mais sentait, à mesure qu'il s'éloignait, à chaque regard porté vers la ville, poindre une étrange émotion.

Un ressenti lui serrant le cœur, mais faisant aussi émerger un nouvel élan.

L'aube d'une nostalgie voulant rester silencieuse, aspirant à demeurer intérieurement à l'écart du bruyant peuple qui pleurait, dans les hoquetants soubresauts de son indiscipline chronique, inclinait grotesquement se voulant pieuse.

Les soldats babyloniens, peu patients, mataient sévèrement ces brillants étalages sentimentaux...

Le désert aride que le vent asséchait davantage, avait avalé la ville de lumière.

La lumière de Jérusalem, la "ville sainte"...

Pourtant, aucun rayonnement n'était perceptible, dans sa direction. Les marcheurs ne voyaient que le sable tourbillonnant, qui voulait effacer tout souvenir d'une ancienne gloire.

La gloire de Jérusalem... avait-elle seulement existé? Peu y croyaient réellement.

Ils avaient tous appris qu'ils descendaient d'Abraham, de Jacob, et de David.

Ces histoires qui vibraient comme des récits épiques, pour quelques âmes enthousiastes; pour bien d'autres s'y ancrèrent des racines de vie, plus ou moins ténues, que le respect d'une tradition séculaire avait maintenues. Mais pour beaucoup, cela résonnait comme le gage d'un crédit illimité que Dieu leur avait accordé, et, finalement, devait leur accorder.

Quant à la masse des indifférents, superficiels, champions de la navigation dans les méandres d'une vie terrestre porteuse de plaisirs éphémères et de soucis grossiers, les écrits sacrés leur faisaient moins d'effet qu'un bordereau comptable dûment tamponné.

« Que cherches-tu dans le désert? », semblait dire, à Guilad, la voix de son âme.

Que pouvait-il y avoir à chercher? Un inconnu énigmatique...?

Pourtant, la fraîcheur qu'il pressentait, dans ces circonstances, paraissant contredire tout bon

sens, lui ouvrait une voie sûre, une direction intérieure, faible, mais le redressant intérieurement, atténuant déjà en lui la mollesse qu'une vie trop tranquille avait enveloppé de ses draps.

L'âpreté de l'austère région étouffait progressivement, en lui, la broussaille du quotidien. Son bon vouloir s'était toujours maintenu mais sa pure force s'était étiolée, au sein d'un peuple spirituellement endormi.

Une voix sèche l'interpella:

« Qui es-tu? »

- Je m'appelle Guilad, je suis marchand d'étoffes.

- Pourquoi es-tu là, marchand d'étoffes?

Question singulière, Guilad ne sut que répondre. Que lui voulait le babylonien?

"Marchand d'étoffes"... cette expression qui, d'habitude, l'enveloppait d'une douce considération sociale, semblait maintenant revêtue d'une étiquette quelque peu indigne, caricature de l'homme libre.

- Qui suis-je... se demanda-t-il pour lui-même? Un marchand d'étoffes?

De cette pensée émergea un pressentiment, vague lointaine cherchant des forces cachées dans les profondeurs. Et, de cet élan découla une certaine audace dont lui-même s'étonna.

Il demanda au babylonien:

« Et toi, qui es-tu? »

- Mon nom est Mélik, je dirige des hommes fiers et contrains les esprits faibles.

Pourquoi es-tu là, marchand d'étoffes?

Toute la force naissante de Guilad sembla s'échapper de lui devant cette question, cette injonction réitérée, qui agissait comme un miroir dépouillant de tout masque, révélant d'un regard froid la faible étincelle sursautant péniblement en lui.

« Ton peuple n'est-il pas sous la protection d'un Dieu que tout le monde redoute? »

Le Dieu redoutable... pour qui?

Il l'avait été pour Jacob, à Béthel. Et maintenant, pour les juifs? Qui craignait Dieu?

Les juifs craignaient maintenant leurs adversaires vainqueurs, comme une parodie de la crainte les privant de leur dignité.

« Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, Tu es avec moi. »...

Ces paroles de David résonnaient en Guilad à cet instant.

La vallée de l'ombre, vers la Lumière.

Jérusalem, lumière de pacotille, venait de sombrer dans le ventre du désert.

Où es-tu Jérusalem, amie fidèle?

J'ai failli mourir desséché de ne pas avoir assez aimé ma tendre compagne, ma belle fiancée.

Maintenant elle est partie, elle m'a quitté, moi, misérable sans cœur, enfant comblé d'un peuple subjugué par une vaniteuse frivolité, macabre fierté d'être les enfants chéris d'un Dieu inconnu.

Un Dieu inconnu...

Les babyloniens avaient bien des dieux... mais eux, les juifs, connaissaient l'existence du Dieu Vivant!

En avaient-ils vraiment connaissance?

Leurs lèvres le brandissaient hautement dans les rues poussiéreuses de Jérusalem;

Le revendiquaient hardiment dans leur temples fades, de leur voix incolores; se souvenaient de Lui dans leurs élans de l'âme inodores, pensées insipides sur un Dieu qui, pour eux, fait partie seulement du décor...

Pouvaient-ils, dès lors, être sous la protection d'un Dieu dont ils avaient fait un pantin?

Il regarda le babylonien, et ne savait que répondre.

La honte l'étreignait soudain. Il se sentit médiocre, petit, devant la force de droiture morale de l'homme qui se tenait en face.

Israël... qu'était devenue la force issue de la conscience sacrée, devant diriger les hommes et les peuples les plus fiers?

Le nom était bafoué, les enfants d'Israël n'étaient plus que de méprisables rejetons, créatures fébriles s'agitant comme des paresseux sans but, trépinant comme des enfants insatisfaits, indifférents comme de repus ingrats.

Le soldat le regardait durement, son œil pénétrant observait les mouvements de son âme avec sévérité.

Il ne dit rien. Il voyait la résignation chez Guilad, mais aussi quelque chose de nouveau; pas encore l'attitude d'un homme fier – de cette fierté des hommes qui maîtrisent et ennoblissent leur destin, non de ceux qui plastronnent devant leurs vanités –, mais l'émergence d'une confiance plus profonde, réelle, commençant alors à être digne de respect.

« Pourquoi es-tu là, fils d'Israël? »

Les deux hommes se regardèrent, sans se quitter des yeux. Guilad sentit une force émerger en lui, dont il ne soupçonnait l'existence; chaude, mouvante comme des vagues.

Le soldat, lui, sentit son for intérieur s'ouvrir; comme si de fins traits de lumière perçaient un bandeau opaque qui, jusque là, retenait la compréhension vers un plus haut savoir.

Le camp était silencieux, beaucoup dormaient déjà, abattus, abrutis, dans l'effort contraint et la morne résignation d'un destin incompris et refoulé.

Guilad se tenait assis; à l'écart, autant que l'autorisait la surveillance de la garde; les bras autour des genoux, regardant le clair ciel nocturne; se laissant pénétrer d'impressions dont il avait longtemps oublié qu'il pût en exister de si profondes.

La beauté du ciel l'arrachait à cette emprise terrestre; et la légère brise du soir, fraîche, avait la douceur de la main d'une fidèle compagne.

Fermant par moment les yeux, ces impressions se renforçaient en lui; et il lui semblait, ici et là, entendre une musique, mélodie d'un pays lointain, dont les notes, en touchant son âme, desserraient le bandeau qui obstruait encore une plus vaste reconnaissance.

Alors, au loin, il perçut des sons, plus terrestres. Accompagnée d'un petit instrument à corde, une femme chantait un air lent, mélancolique.

Il ne comprit que quelques paroles, et, les yeux largement ouverts sur l'immensité du merveilleux ciel étoilé, il ne sentait pas les perles de nostalgie rouler sur ses joues... mais seulement son âme s'ouvrir, et monter, haut, vers le lieu de son inconsciente prière; vers la Patrie qu'il venait de quitter.

Ces perles tombant sur le sol brisaient la carapace de l'indolence, la clarté lunaire s'y mêlant au scintillement caché de la flamme d'esprit en éveil.

Rencontre d'une Étoile et d'un Soleil...

Éveille-toi, germe d'esprit en exil, revient vers ta Patrie inconnue, tant aimée...

Éveille-toi de cette morne paresse, de ces ombres de tristesse, reviens vers ta Patrie inconnue, tant aimée...

Éveille-toi, germe d'esprit en exil, étranger de la Terre, voyageur fatigué,

loin des Cieux tant aimés...

Éveille-toi, chercheur de Dieu, âme soucieuse; à ceux qu'Il aime, sera promise la fiancée glorieuse... la Sainte Jérusalem.

Le vent rafraîchissant qui semblait porter ces paroles se renforça; et bruissa alors le grondement sourd des fils du destin...



Qui es-tu rejeton de poussière? Grain de sable perdu dans l'Univers; créature sans crainte et sans cœur, tes faibles désirs ensorcellent les soubresauts de ta foi sans saveur.

Pèlerin perdu au pas pénible, où vont tes yeux, où est ta trace? Regarde, regarde, elle se recouvre; prends garde, qu'elle ne s'efface.

Prends garde à ne pas dormir sur le sol car le désert t'engloutira dans ton sommeil. Des yeux luisent dans la nuit et le danger te guette, il est fatal. Mais la Lune est ton alliée si sa clarté blanche t'émerveille. De sa pureté sans artifice, elle te protège des fleurs du mal.

Chantent, chantent les clairs courants dans le cœur des vivants; les ombres malsaines trouvent leurs proies, le sable recouvre les bruits de pas; regarde, regarde vers la Lumière, quand son Rayon te touchera, trouvera-t-Elle ton esprit clair?

Tais-toi car le silence recouvre la contrée; la main d'un ange passe, et ses fidèles alliés.

Qu'amène cette caresse? Un songe heureux, une promesse?

Prie que le jour arrive enfin, avant qu'un funeste sort n'ait scellé ton destin.

La main céleste sème la mort, d'une douce brise, les cris de désespoir couvrent les remords.

Fais que ton œil, dans ton sommeil, se soit ouvert; et que d'une larme soit née...

Une fleur dans le désert.

Il faisait nuit dans l'austère contrée. Le cœur de Guilad battait.

Qui était cet homme, à ses pieds, qui dormait profondément?

Une lumière, qui n'était pas celle du jour, semblait l'éclairer. D'où provenait-elle?

Elle se colorait, progressivement, en de belles échappées, en courants fugaces, messages à peine perceptibles, semblant porter des sons, où flottaient des syllabes...

La mélodie; celle de la femme qui exprimait ce chant si nostalgique... et les syllabes...

doucement prononcées par un souffle...

Jé...ru...sa...lem...

Guilad tomba à genoux; toute son inconsciente aspiration se réveilla d'un seul coup en entendant le Nom, qui, à l'instant, en lui, devenait sacré.

Un flot de force l'inonda, vague déferlante qui ancra le Rayon salvateur, dans la nostalgie sacrée du secours de la Lumière, pour le retour vers la Patrie.

Il sentit une présence s'approcher, quelqu'un venait réveiller l'homme qui dormait près de lui.

« Réveille-toi fils d'Israël ».

Alors Guilad ouvrit les yeux et vit Mélik. Son regard était sérieux et interrogateur.

« Nous partons. Marche près de moi je te prie. »

L'immense convoi, à nouveau, comme tous les matins depuis maintenant des jours, peut-être même des semaines, s'en allait vers un pays et un sort inconnu.

Mélik observait Guilad; il ne disait rien. Mais il avait remarqué quelque chose de différent chez lui.

La désagréable attitude de soumission involontaire qu'avaient la plupart des juifs semblait avoir disparu. Il avait l'air plus libre, plus clair. Mélik s'en réjouit, car son âme se languissait de trouver quelqu'un à qui partager les secrets de son for intérieur, secrets dont il était lui-même encore bien peu conscient.

Les voyages sont le pays des grandes révélations...

« Dis-moi, qui es-tu, fils d'Israël? »

- Je suis un fils de la Terre sacrée, et de la Ville sacrée. Mon nom est Guilad.

Une bienfaisante chaleur combla l'âme du guerrier.

- Viens près de ma tente, ce soir, Guilad, je te ferai chercher.

Un nuage de poussière s'étendait devant le convoi, masquant en partie l'astre du jour qui commençait sa descente sous l'horizon.

Les premières étoiles apparurent.

La poussière se dissipait quelque peu, se mêlant à une légère brume indiquant la présence proche d'un point d'eau.

La lumière tamisée du couchant, dans cette atmosphère intrigante, à la fois austère et délicate, ouvrait Guilad à une force nouvelle. La fatigue de la longue marche du jour semblait disparaître, à mesure que son âme s'ouvrait.

Il puisait un silence intérieur dans l'âme et le corps harassés du Peuple, qui n'avait plus la force, ce soir, pour les plaintes et les pensées superficielles.

Il commençait à faire froid quand un soldat vint le chercher. Mélik était assis, seul, près d'un petit feu. Le ciel était magnifique. Guilad n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

Était-ce les lumières nocturnes de la ville, toujours quelque peu présentes, qui l'avaient empêché de voir ce spectacle, où n'y avait-il jamais vraiment fait attention?

Tout était calme. Ils profitèrent longuement de ce silence. Aucun des deux ne voulait rompre le charme. Leur vibration commune se renforçait, jusqu'à pouvoir s'ouvrir intimement l'un à l'autre.

« J'ai fait un rêve. Un rêve étrange. » dit Mélik.

« Je voyais au loin une merveilleuse construction. Je marchais vers elle; mais elle restait toujours aussi distante. Alors je marchais plus vite; et encore plus vite. Mais, elle restait toujours aussi distante. Je me mis à courir vers elle.

Alors les représentations de certains de nos dieux apparurent près de moi; et se déplaçaient avec moi. Tammuz, Nisaba, Ishtar,...

Que faisaient-ils là? Voulaient-ils m'aider?

Je ne comprenais pas leur présence. Elle ne me dérangeait pas, car ils m'étaient familiers, mais elle ne m'aidait pas non plus.

Comment pouvais-je atteindre mon but?

Je commençais à m'épuiser, mais le merveilleux édifice était toujours aussi éloigné, peut-être même encore plus. Je compris que je n'y arriverais pas.

Je tombais à genoux, résigné, sans forces. Alors, dans cet abandon, une puissante nostalgie s'empara de moi. Je levais les yeux vers le ciel, et, en mon for intérieur, un mot, comme écrit en lettre de feu, apparut: le Temple.

Un grand frisson me parcourut. Et j'entendis une voix, comme un souffle...

« Où es-tu temple de nostalgie? Ici n'existe que ton écho, une résonance d'infini... »

Ce temple, je sus que je le connaissais, il résonnait jusqu'à moi.

Nos dieux ne pouvaient m'y conduire; mais seule une Force, plus grande, plus rayonnante, me poussait vers lui.

Alors les brumes autour du temple, lointain, commencèrent à se lever, et mon âme déborda de félicité devant sa blancheur, dont l'intense lumière n'aveuglait pas, et semblait provenir de ses pierres elles-mêmes.

Et je vis, sortant du temple, des silhouettes, emplies de dignité, rayonnantes elles aussi.

Elles étaient toujours plus nombreuses, et se rangeaient, devant, en arc de cercle.

Alors, au-dessus, apparut une phrase, en lettres d'or: "les enfants d'Israël".

Mais, parmi toutes ces silhouettes, toutes parfaitement disposées, une place était vide...

Et la voix, née du souffle, vint à nouveau, me chuchotant... "fils d'Israël". »

Le silence nocturne persistait dans le désert; Guilad et Mélik y vibraient à l'unisson, dans le mouvement sacré d'un souffle de prière.

Les jours et les nuits suivantes renforcèrent le lien entre les deux; l'homme qui avait besoin d'une force nouvelle, et celui qui aspirait à une conscience plus haute.

Babylone était en vue. Fièrè et sans cœur, emblème du pouvoir humain.
Mais dans cette froide enceinte devait se lever une nouvelle aube...



Mélik entendit que Achepénaz, le chef du personnel du roi Nabucodonosor, devait choisir des jeunes hommes parmi les familles nobles pour qu'ils puissent entrer à son service. Or les deux étaient amis d'enfance, et même si Guilad n'était plus un tout jeune homme, la parole de Mélik avait assez de poids pour franchir certaines barrières. Guilad était grand connaisseur en matière d'étoffes, et serait certainement très avisé pour agrémenter les gardes-robres des gens du palais royal. Mélik s'en portait garant devant Achepénaz.

Guilad put donc bénéficier d'un traitement de faveur. Un apprentissage l'attendait – notamment des us et coutumes, de la langue – avant qu'il ne put entrer véritablement en service. On le logea dans un bien agréable appartement, quoique petit et très peu aménagé. Cette simplicité lui convenait; et même elle lui réchauffait le cœur. Le caractère somptueux du palais, où il avait été, dans l'après-midi, présenté au roi, lui avait laissé une impression contrasté, entre émerveillement et froideur.

Il était seul, enfin seul. Il avait souvent eu l'occasion de l'être, en tant qu'homme encore célibataire; mais il n'avait encore jamais connu cette paix, ce silence intérieur où grandit l'aspiration vers on ne sait où... Il s'approcha d'une fenêtre, entrebâillée, où un fin rideau ondulait légèrement, et d'où émanait une douce lumière. La Lune éclairait le ciel. Son âme s'ouvrit subitement quand il la vit; un profond frisson le parcourut devant le signe céleste continuellement offert aux êtres humains. Il ferma les yeux et s'absorba dans la prière.

La fraîche caresse de la brise agissait comme un baume, doux et réconfortant. Elle semblait même porter des sons; une voix...
 « Fils d'Israël... »
 Quelqu'un avait-il parlé? Avait-il bien entendu?
 Il chercha du regard tout autour de lui; en vain.
 Il se souvint du désert, de Mélik; que la voix de l'esprit, dans une harmonieuse union, ne vient que du silence intérieur.
 Il abandonna ses soudaines pensées et laissa à nouveau son âme voguer vers la rayonnante clarté lunaire...
 « Fils d'Israël... efforce-toi de ressentir les Grâces de l'Éternel, plus fortement que jusqu'ici »
 Israël... pour la première fois, le nom vibrat puissamment en lui. Et il lui sembla voir, comme dans un rêve, au loin, dans la nuit mystérieuse du pays étranger, émerger une cité... La ville du Ciel sortant de terre, se cristallisant hors de merveilleux courants bleus... l'île de Lumière.
 Il contemplait, comme dans une brume lumineuse, des myriades d'étincelles, tels des cristaux flamboyants aux multiples éclats, reflétant les courants colorés d'une vie mugissante, faisant vibrer les lieux dans un rythme d'ouragan, déferlant avec la Force d'En-Haut, dans un calme imprégné d'une paix sacrée.
 Une vibrante pulsation imprégnait la pièce, accompagnée par des sons délicats qui voulaient former une notion...
 Guilad cherchait dans ces sons; et en lui; l'écho d'un lointain souvenir...
 Sans s'en rendre compte, ses lèvres murmurèrent: « Patmos ».
 Et la voix familière se manifesta à nouveau.
 « Fils d'Israël, retrouve tes frères issus de la semence originelle. »

Il s'endormit rapidement; et son sommeil fut peuplé d'images vivantes.

La semence originelle...

« Il sortit un Semeur pour semer »... et la main emplie d'une Sainte vigueur envoyait au loin des gerbes d'étincelles dorées, transportées par le vent du destin, dans des profondeurs insondables; là où les premiers germes devaient sortir d'une terre encore inexplorée.

La Terre originelle, chemin vers la Porte du Ciel. Portes de la Cité antique, devenue imaginaire, tendant sa main pleine de promesses, de réconfort, aux vagabonds de l'Univers.

Jérusalem, tu es comme une mère; ta main se pose sur mon dos fatigué... je m'endors près de toi.

Jérusalem, tu es comme une sœur; la douceur de ta voix me conduit hors des chemins de broussailles... je me repose sur toi.

Jérusalem tu es comme une fille, l'âme de mon pays, source de ma nostalgie; ta clarté me tend les mains, vibre au bout de tes doigts... elle repose sur moi.

Jérusalem, tu es comme une fiancée, fraîcheur flamboyante des Mondes élevés; source de ma foi, éternellement à mes côtés... je repose près de toi.

Jérusalem, le vent du désert a effacé tes traces; ma nostalgie ne trouve qu'un terrain aride dans l'obscurité tenace.

Jérusalem, tu t'es séparée de nous, comme d'un mari ivrogne et fou. Nos mains et nos lèvres, ruisselantes de gestes et paroles païennes, ne pourront plus te souiller; nos yeux à l'éclat malsain, fourbus de l'esclavage de nos âmes, ne pourront plus contempler l'ombre de ta beauté.

Nous as-tu à jamais quittés?

Les premières lueurs de l'aube firent émerger Guilad de son sommeil.

La force d'un souvenir s'imposa, une parole qu'il avait entendu du prophète Jérémie, peu avant la chute de Jérusalem:

« Le pays sera abandonné pendant soixante-dix ans, jusqu'à ce que soit achevé son temps de repos, pour compenser les périodes de repos qui n'ont pas été observées. »

Chaque année, la Force de Dieu pénètre la Création; chaque jour nouveau, son Amour l'éclaire de ses rayons.

Avez-vous vu le Soleil poindre à l'horizon les jours de Sabbat?

Dans sa robe de lumière, pareille à chaque jour; il ne parle de morale, ni ne fait de discours. Il nous rappelle seulement que Dieu est loin de nous, mais que dans ses Pensées, son Cœur nous est ouvert; et qu'au temps éternel, sa Main veut nous garder.

Nos mains nous gardent-elles un jour pour ces pensées?... Où l'outil reste à terre, pour que nos doigts se joignent, dans la joie de prier.

Sacrifie, être humain, ce qui t'es le plus cher; les plaisirs de toute sortes, les bonheurs de la Terre; et donne enfin au Ciel, l'espace d'un moment, un jour ou instant, une heure au goût de miel, où des pensées secrètes s'envolent en chantant.

Alors de belles fleurs, en tresses argentées, planeront vers le haut, sur des courants dorés.

Elles seront le merci, l'aimable radiation, retour du puissant Cycle, en délicats rayons.

Des petits germes d'esprit, elles seront la bannière, En parcourant les Mondes, salut de l'Univers; offrant leur mélodie en traversant les Sphères, un merveilleux sourire, qui réjouira le Père.

Des êtres humains comblés, qui sacrifient du temps, le temps qui ne passe pas, et ne fait pas défaut, à ceux dont les pensées, dans le silence d'un jour, d'une heure ou d'une seconde,

ont retrouvé la clé; la clé d'un doux trésor, dans un coffre sacré, où les plus purs élans... sont enfants de beauté.

Qu'avez-vous sacrifié au moment du Sabbat? Un taureau vigoureux, la fierté du troupeau... Un agneau délicat, ou d'autres animaux...

Vous ont-ils donc manqués, une perte ici-bas?

Étiez-vous recueilli, empli de gravité; pour qu'une pensée pure puisse frayer un chemin; et par le sang versé s'en trouvât renforcée, sans avoir dû souiller la vie de votre main?

Mais la lame du couteau, en tranchant dans la chair, avoua la faiblesse de vos cœurs sédentaires; manquant d'un pur vouloir, n'ont su manier l'épée... joyau de vos esprits :
Le glaive de paix sacrée.

Nabuchodonosor, le roi, faisait ériger une statue, immense, telle qu'on en avait jamais vue de pareille. Une statue en or.

Le jour de l'inauguration, le maître de cérémonie dit d'une voix puissante:

« Gens de tous peuples, de toutes nations et de toutes langues, écoutez l'ordre que voici:

Dès que vous entendrez jouer de la trompette, de la flûte, de la cithare, de la sambuque, du psaltérion, de la cornemuse, et de tous les genres d'instruments de musique, vous vous inclinerez jusqu'à terre pour adorer la statue d'or que le roi Nabuchodosor a faite dresser. Si quelqu'un refuse de s'incliner et de l'adorer, on le jettera immédiatement dans la fournaise ardente. »

Ainsi donc, dès que les gens entendirent jouer de ces instruments, ils s'inclinèrent jusqu'à terre et adorèrent la statue d'or.

Quelques jours auparavant, Guilad était dans son atelier; on frappa à la porte. Mélik se tenait immobile, très préoccupé. Il dit:

- Tu sais, mon ami, que le roi fait ériger une immense statue d'or...

Eh bien sache que, quiconque refusera de l'adorer sera puni de mort.

Guilad blanchit d'effroi. Une pareille chose était-elle possible? Jusqu'à présent, les juifs n'avaient pas été opprimés pour leur foi, mieux il leur était accordé, sauf exception, la libre pratique de leur culte.

Ils avaient été arrachés à leur patrie terrestre, le point d'appui de leur âme. L'esprit s'en trouvait sorti de sa torpeur. Mais les ténèbres rôdaient, elles ne voulaient pas que la petite étincelle puisse reprendre progressivement des forces, mais désirait déjà lui porter le coup fatal, par le poids d'une épreuve qui devrait irrémédiablement l'écraser, l'asphyxier, et la faire mourir.

L'attachement encore persistant aux faux dieux devait ici clore un cycle, pour le meilleur ou pour le pire.

Le pire... quel était le pire, se demandait Guilad? Il savait que, parmi les juifs, la perspective de la fournaise les ferait tous s'agenouiller, ou presque. Et lui? Que devait-il faire? Qu'est-ce qui était juste? Cela il le sentait bien au fond de lui.

Mélik le regardait. Il cherchait aussi des réponses. Quelle importance le Dieu d'Israël avait pour lui? Cela, il le sentait bien au fond de lui.

Les deux hommes, face à face, observaient, à travers leurs yeux, leur âme qu'ils gardaient en attente, comme pour se réfugier hors du tiraillement métallique d'une machine de torture; le grincement des minutes qui passent, rapprochant inexorablement du gong fatidique.

On frappa à la porte. Le cœur de Guilad se mit à battre violemment.

Il posa le très beau vêtement qui venait d'être terminé et dont il inspectait les finitions, et se dirigea fébrilement vers la porte.

C'était Hanania, un des plus hauts administrateurs du roi, auquel le vêtement était destiné,

et dont le roi avait, comme pour tous les hauts dignitaires, ordonné le port d'un habit neuf pour la cérémonie de la statue.

Hanania était juif. Il avait fait partie de la noblesse de Jérusalem; mais il était surtout connu pour sa foi dans le Dieu d'Israël.

Un poids s'enleva du cœur de Guilad. Il sentit un appui dans la force d'Hanania.

Était-il au courant de la nouvelle?

« Oui Guilad, moi et mes amis avons été les premiers informés. »

Il n'ajouta rien. Guilad était en attente.

« Et que vas-tu faire? » osa-t-il demander.

« Nos corps sont les esclaves de Babylone, mais nos âmes sont libres de nos corps.

A bientôt, ami. »

Les quelques paroles d'Hanania avaient agi profondément en lui. Il resta un moment, là, debout, laissant couler en lui cette impression globale, dans une sorte de semi-conscience, l'emportant comme les vagues d'un courant éthéré, vers un passé qui semblait déjà lointain, mais dont une vie nouvelle en émergeait.

Il la voyait à nouveau, la Ville, sortant des décombres, refoulant le sable du désert.

Son aspect était beau mais un peu terne cette fois, semblant encore manquer d'une force suffisante pour manifester son rayonnement contenu, qui toutefois transpénétrait, provenant de l'intérieur et de la substance même des murs, issu d'une pulsation vivante.

Il s'était ouvert à la force de volonté d'Hanania, par le genre semblable qui résidait en lui.

Cette force face au danger ne résidait pas dans un manque de conscience réelle de ce danger, ni dans une orgueilleuse bravade portant le masque de la foi; mais dans l'amour pour la Vérité Vivante qui coulait dans le sang originel d'Israël.

L'image restait devant ses yeux; des courants, comme une fine et ruisselante brume, dorée, descendaient sur la Ville, renforçant son rayonnement toujours davantage.

La nostalgie l'envahit... s'habillant de pensées...

« Jérusalem, j'aspirais vers toi depuis toujours, mais je ne le savais pas. »

Mélik avait été impressionné par Hanania. Il savait que les quelques hommes juifs, qui étaient devenus de hauts dignitaires de Babylone, étaient attachés à leur foi. Ce qu'il avait ressenti, déjà, avec Guilad, s'éclairait toujours plus, dans sa conscience. La force, il l'avait, et l'aube du savoir se levait maintenant davantage en lui.

« Dis-moi Guilad, comment se fait-il que, lors du pillage et de la destruction du temple de Jérusalem, nos soldats n'ont pu se saisir du coffre dont le couvercle est surmonté de deux figures ailées? On raconte que deux d'entre eux sont tombés mort en le touchant, et que ceux qui essayèrent de l'endommager n'avaient plus la force de soulever leur arme. »

Étonné, Guilad n'était pas au courant. Il connaissait la force de l'Arche, mais cela aussi planait dans le souvenir du Peuple, comme embaumé d'un parfum de légende.

L'Arche, le Cadeau offert par Dieu pour l'Alliance avec la Vie éternelle.

Un espoir jaillit en lui... Elle était toujours là. Dans sa Colère, l'Éternel avait gardé Jérusalem dans son Souvenir, car son Amour subsistait pour quelques uns.

Tout était vrai... la sortie d'Égypte, les dix Commandements donnés à Moïse, la conquête de la Terre promise grâce à l'Arche, les prophètes recevant les Messages de l'Éternel.

Il fut ébranlé, il eut le vertige devant la Gloire et la Puissance de Dieu.

Devant le soudain pressentiment de cette grandeur, un frisson de crainte s'empara de lui.

Une crainte sacrée, où vibre la reconnaissance d'un Amour si grand qu'Il ne supporte pas la superficialité, funeste médiocrité des âmes cherchant à combler leur existence de vaines préoccupations et futiles occupations.

Ainsi s'éveilla la grande nostalgie de pouvoir consumer en lui toute faiblesse l'empêchant encore de pleinement s'ouvrir à cet Amour. Car l'Amour peut tout. Il déploie l'ardent idéal, le grand vouloir-servir.

« Mélik, le Seigneur protège ce qui lui est cher. Sa présence, parmi notre peuple, au sein du coffre de l'Alliance, est chère à son cœur, aussi longtemps que quelques uns se souviennent de son Amour et veulent s'unir à Lui, quelque soit leur langue ou leur nation. »

La statue de Nabucodonosor était immense, d'une taille de près de trente mètres, elle semblait vouloir tutoyer le ciel.

Le jour de l'inauguration, tous les yeux de la foule présente étaient levés vers son sommet, avant de regarder vers le sol, comme le fit tout le peuple de l'empire babylonien, en soumission à l'ordre du roi... à quelques rares exceptions.

Mélik étaient de celles-ci. La foi vivante s'était déployée en lui, il avait victorieusement surmonté l'obscurité de la croyance en des faux dieux, ces habitudes de l'existence des tournés vers la matière.

Guilad, lui, avait expulsé de lui toute mollesse, son humble ouverture l'ayant ouvert à la Force, qui, désormais, ne le quitterait plus.

Il levèrent les mains vers le Ciel, comme d'autres juifs, et quelques babyloniens.

Mais les yeux des ténèbres sont aux aguets, cherchant en tout temps à saper toute velléité d'un bon vouloir naissant, le soumettant sans pitié à l'épreuve d'un feu ardent.

Pourtant les ténèbres, par la grandiose décadence de tels agissements, finissent aussi par servir la Lumière, éveillant en bon nombre d'âmes l'étincelle encore chaude s'extrayant du mirage.

Grandeur et décadence... l'imposante statue en était l'image.

Des voix s'élevèrent, contre les infidèles, sortant de la bouche perfide de dénonciateurs à l'œil sournois.

Les premiers arrêtés furent Hanania et ses deux amis, Mishaël et Azaria; car le pouvoir que le roi leur avait conféré suscitait une grande jalousie.

Il furent tous trois jetés dans l'ardente fournaise. Mais ils étaient vivants dans le feu...

Le roi lui-même fut subjugué par l'événement, et la flamme de sa colère fut domptée par l'éclair de la reconnaissance. Il ordonna que tout habitant de son royaume devait maintenant vouer le plus grand respect au Dieu d'Israël.

Ainsi tous ceux qui ne s'agenouillèrent pas devant la statue ne furent pas inquiétés.

Quelques jours plus tard, au crépuscule, Guilad était assis, près d'un bosquet, en bordure de la ville; un lieu calme à cette heure où une fraîcheur reposante succède aux fiévreuses occupations humaines.

Il était en paix; son âme et son corps relâchés. Et ce n'est qu'en fermant les yeux qu'il entendit, au loin, une mélodie familière portée par une voix nostalgique; la voix du désert de la femme qui jouait d'un instrument à corde.

Alors la force d'un Appel se saisit de lui, flamme d'une Promesse, et naquit l'ardent vouloir d'union vers un lointain dont il sentait être sorti, il y a longtemps, longtemps...

La Perle légendaire... la Ville aux rues d'or...

A Dieu... Jérusalem.



Saada entra dans la maison, essoufflée, les yeux rayonnants.

La chaleur de cette fin de matinée faisait perler quelques gouttes de sueur sur le visage de la femme d'âge mûr, dont la joie enfantine contrastait singulièrement avec la manière d'être posée et réfléchie d'Eléazar, son mari.

« Quelle mouche a encore bien pu la piquer? » se demanda Eléazar, absorbé dans l'étude d'une commande, projet pour un important client.

« Ma chère gazelle aurait-elle vu un fantôme? Ou serait-ce un esprit farceur qui la fait bondir de la sorte? »

- Des gens l'ont vu, il est revenu!

Une émotion s'éveilla dans l'âme d'Eléazar. Son intellect ne savait pas encore pourquoi, mais Saada, dans son pur enthousiasme, avait, comme d'autres fois dans le passé, touché un instant le fond de son être. Il tressaillit.

Toutefois, "maître de ses émotions", il se ressaisit rapidement.

« L'homme qui nous sauvera du péché? » dit-il avec un sourire légèrement ironique. Mais il ne pensait pas si bien dire...

« Oui, c'est bien lui! Le prophète, qu'on appelle Jean, est revenu au bord du Jourdain, dit-on. ».

- Les ragots ne manquent pas à Jéricho...

- Des ragots? Anaëlle et son frère en sont revenus hier, c'est elle qui vient de me l'apprendre!

Eléazar baissa la tête pour fixer le document qu'il tenait entre ses mains, qui, légèrement tremblantes, trahissaient une agitation intérieure. Son âme menait un combat.

Le silence planait dans la pièce, et Eléazar, d'ordinaire taciturne, aurait voulu cette fois qu'on vienne l'en délivrer.

Saada se taisait. Il ne voyait pas ses yeux remplis d'attente. Il cherchait un secours dans une parole, mais l'esprit alors éveillé de Saada lui commandait le silence; seuls ses yeux, tels deux rayons, dévoilaient un message, une promesse.

Jean était déjà venu, quelques temps auparavant, au bord du Jourdain, mais Eléazar et Saada étaient partis dans l'Est rendre visite à un parent.

A leur retour, Anaëlle leur apprit qu'un prophète baptisait dans l'eau du Jourdain et... qu'il annonçait la venue proche du Messie!

Un voile se déchira dans l'âme de Saada. Elle sut que, pour elle, l'heure où son existence terrestre prendrait son véritable sens était proche.

Eléazar, lui aussi, se sentait fortement attiré par ce jeune prophète, et l'aspiration vers le Messie s'éveillait en lui comme un clair et pur tintement.

Malheureusement, les racines du bien sont souvent maigres et peu profondes pour qui n'entretient pas suffisamment, en une laborieuse aspiration, le sous-sol de son âme.

Cet éclair de vie qui avait pénétré le cœur de Saada, ne la quittait pas dans son activité quotidienne. Une joie telle qu'elle n'en avait jamais vécu l'habitait presque continuellement. Elle attirait à elle, sans le savoir, des forces délicates, qui, le moment venu, permettraient la réception de la Force.

Cette fois, après cette période préparation, si la nouvelle du retour de Jean éveilla encore le tintement dans l'âme d'Eléazar, dans celle de Saada vibra un puissant son de cloche.

Mais le tintement était plus faible que la première fois, car le deuxième Appel n'avait, pour Eléazar, plus la fraîcheur d'origine.

Il avait attendu ce qui devait venir de lui, laissant s'engourdir son premier élan.

Il releva la tête. Saada le fixait, dans une attente tendue, encourageante, mais spirituellement maîtrisée dans la froide objectivité d'une claire et pénétrante demande.

En quelques secondes, se regardant dans les yeux, un pan entier de leur évolution défila devant leurs yeux spirituels, qui semblait les conduire en cet unique point du destin, le choix crucial.

Eléazar baissa la tête. Il avait plus ou moins conscience que son esprit ne pouvait plus vibrer en harmonie avec sa chère épouse. L'avait-il déjà pu?

Alors s'éveilla en lui une nostalgie insoupçonnée, celle de devenir aux yeux de sa femme celui dont elle serait fier...

« Oui j'irai voir Jean avec toi! »

Le visage de Saada s'éclaira d'un rayonnement renouvelé.

« Dès que j'aurai fini la tâche importante qui m'occupe, d'ici quelques semaines, peut-être moins, nous irons. »

La joie sur les traits de Saada s'effaça.

« Mais qu'en sera-t-il de Jean? Sera-t-il encore là...? »

- Je ne peux le dire... oui je l'espère.

- Mais, cher Eléazar, j'ai vécu dans l'espérance ces dernières semaines, aujourd'hui je veux vivre, vivre sans attendre...!

- Pourquoi ne peux-tu patienter encore un peu?... Nous saurons bien où le trouver.

- Parce que mon âme sait que l'heure est venue, je ne peux l'expliquer.

Il ne savait que répondre. La clarté d'un fort vouloir lui manqua.

« Quand voudras-tu partir? »

Cette question remplit un instant l'âme de Saada d'une intense tristesse. C'était l'aveu d'Eléazar, l'acte symbolique de la séparation de leur chemin spirituel. Ils devenaient à cet instant deux étrangers.

Mais, une fois bue la coupe amère, rapidement, une grande paix envahit la femme qui perçut alors clairement son Chemin.

« Dès demain » dit-elle en ressortant de la maison.

Elle voulait rester à l'air libre. Elle aurait volontiers patienté quelques jours, le temps que son mari puisse mettre en ordre ses affaires, mais maintenant elle souhaitait partir loin d'ici, vite.

Elle se leva tôt le lendemain; Eléazar aussi, pour rester près d'elle, comme dans l'espoir confus d'un bonheur qui n'arrivera plus.

Elle partit rapidement, et se retourna une fois vers la maison. Eléazar la regardait; il lui fit signe de la main avec un sourire un peu forcé. Elle attendit un peu, pour conserver jusqu'au dernier moment le lien qui, par elle, unissait Eléazar à la Vie.

Une douce chaleur caressait son dos. Elle se retourna; les premiers rayons du Soleil faisaient leur apparition derrière la colline, éblouissants. Son âme s'agenouilla devant la splendeur lumineuse et son corps dirigea ses pas droit vers l'astre du levant, vers l'Est, vers le Jourdain.

Elle marchait, sans effort apparent, presque transportée, imprégnée de la grandiose conscience de la Force.

Elle pensait avoir peu marché quand déjà le soir posa son voile sur la contrée. Elle s'endormit rapidement et profondément, sous le ciel étoilé, et, pendant son sommeil, son esprit fut déjà éveillé à des connaissances plus hautes.

Jean... Ismaël... le Messie...

Le lendemain, elle approchait bientôt du but. Le flot des chercheurs grossissait. Beaucoup venaient de loin, et beaucoup encore qui étaient partis avant elle devraient marcher des jours, voire des semaines pour atteindre le Jourdain.

Aurait-elle fait cet effort?

Elle sentit une faiblesse qu'elle n'avait pas éprouvée depuis la nouvelle de la proximité de Jean. Était-elle digne de recevoir le baptême?

Le soir approchait quand elle vit, au loin, les reflets scintillants qu'offre aux cours d'eau le Soleil de fin de journée.

Son cœur se mit à battre... tout cela était bien réel!

Il restait une grande colline à franchir.

Elle marcha plus vite, tête baissée, comme pour empêcher cette dernière impression de s'envoler quelque peu. Elle ne voulait pas réfléchir.

Mais à mesure qu'elle approchait du haut de la colline, son pas ralentit. Le Jourdain grossissait, son cours tranquille et ses reflets dorés, le Soleil rougissant, les délicates teintes rosée du ciel et des quelques nuages; tout apparaissait à la mesure de l'âme en attente.

Plus que quelques pas.

La foule était grande, compacte; et les derniers demandeurs de la journée recevaient le baptême.

Elle vit Jean...

Alors ses quelques doutes s'évanouirent en un instant; un merveilleux réconfort l'envahit, et une grande prière de gratitude, pure et sans barrières, s'éleva.

Le lendemain, la foule l'oppressa un moment, mais plus elle s'approchait de Jean, moins l'entourage avait de prise sur elle. Elle avançait comme dans un rêve.

Alors elle se trouva devant lui.

L'œil du baptiste était sévère, scrutateur. Mais ses traits s'adoucirent quand il la vit.

Elle était du petit nombre qui agissait comme un baume sur l'âme de Jean, pour tous les péchés que son œil spirituel devait contempler à longueur de journées.

Il lui fit simplement un signe de la tête pour l'encourager à s'approcher.

Il l'immergea, et le cœur de Saada voulut presque éclater. Était-ce le cœur dans sa poitrine ou bien une vie inconnue qui, comme un fleuve sorti de terre, s'alliant à un courant venu du Ciel, pulsait en elle?

« Je te baptise avec de l'eau, mais Celui-qui-viendra, Lui, te baptisera avec le Saint-Esprit ».

Elle ne comprit pas ces paroles, mais une si grande force en émanait qu'elle sentait clairement s'ouvrir un monde que le commun des mortels n'oserait jamais rêver.

La filiation avec Jean; la conscience de servir Dieu, de vivre dans son Amour. Elle avait reçu tout ce à quoi son âme aspirait... pour l'instant; car, dans la profondeur semi-consciente de son être, dans le noyau de ses cellules s'éveillait, encore tout doucement, le savoir vivant du Haut, de la Lumière.

Le lendemain, avant de s'en aller, elle resta un moment au sommet de la colline, contemplant le serviteur de Dieu à l'œuvre, ouvrant les âmes au grand Destin.

Elle sourit, leva la tête d'une joie contenue, fermant les yeux, laissant le silence intérieur l'envelopper, et écarta lentement ses bras comme pour mieux s'imprégner de la douceur des rayons matinaux.

Au moment de partir, son regard croisa celui d'un jeune homme qui attendait, assis, en haut de la colline, et observait tranquillement, l'âme en recherche.

Son sourire la réchauffa; une grande tendresse l'envahit, et plus encore...

La force d'un grand amour s'ouvrait en elle, vaste, englobant; l'amour pour la Vie.

« Combien doit être immense l'Amour de Dieu si moi, petite créature, je suis déjà capable de ressentir cela... »

Bouleversée elle tomba à genoux sur le sable de la route, l'âme entièrement ouverte à la Lumière du Monde qui descendait sur Terre à ce moment précis.

Elle leva les yeux vers le Soleil et vit une forme blanche, diaphane, dont l'éclat était moins fort que celui du Soleil, mais semblait en même temps l'éclipser.

Elle se souvint du psaume de David...

« Tandis que vous reposez au milieu des étables, Les ailes de la colombe sont couvertes d'argent, Et son plumage est d'un jaune d'or. »

Son esprit reconnut le Signe Divin, la récompense d'une foi vivante, l'intimité sacrée que le Seigneur accorde à ses créatures qui le reconnaissent.

Soudain elle pensa au jeune homme qu'elle avait vu le matin. Sûrement était-il un grand Serviteur de Dieu...

Alors elle vit l'Oiseau céleste s'élever, rayonnant, au-dessus du Soleil, et répandant sur la plaine une Lumière douce, supraterrrestre.

Tout le jour cette Lumière baigna l'entourage de Saada. Le monde lui paraissait merveilleux. Cela empêcha qu'un voile sombre entoure son âme à la pensée de retrouver son environnement terrestre.

Comment cela devrait-il se passer avec son mari?

Elle arriva à Jéricho le lendemain soir.

Sa maison lui semblait étrangère; et encore plus étrange lui parut, quand elle la vit de loin, cet attroupement tout autour.

En approchant, les visages se tournaient vers elle, tristes, grimaçants, gémissants.

Anaëlle sortit de la maison, et, profondément émue, la serra dans ses bras.

« Il n'a pas souffert ».

Une intense agitation s'empara de l'âme de Saada. Devait-elle être triste avec eux?

Ce n'était pourtant pas ce qui, à l'instant, dominait en elle, mais la conscience émergente de la perfection Divine dans la trame du destin.

Cela lui aurait semblé égoïste si les doutes de l'intellect pouvaient encore lui voiler les plus hautes reconnaissances. Mais son esprit était clair.

Elle entra sans rien dire et vit son mari, allongé, calme.

Le drame s'était déroulé le matin. Des ouvriers de son chantier avaient malencontreusement lâché une poutre, maintenue en l'air par des cordages, venant frapper l'arrière de la tête.

Eléazar mourut sur le coup.

Il se retrouva de l'autre côté et, immédiatement, lui parvint une nouvelle reconnaissance.

Il reconnut l'importance de son rôle spirituel, dans la Tâche terrestre qui lui avait été confiée: être éveillé à une haute conscience de l'Événement afin de l'insuffler à un vaste entourage.

Il vit l'amour de la Lumière à travers toutes les aides en vue de faciliter son chemin.

En tant que fort soutien pour le maintien et le renforcement de son aspiration, lui avait été destinée Saada.

Il lui fut rendu facile d'avoir un métier où l'aisance matérielle lui permettrait de subvenir largement à ses besoins lorsqu'il devrait suivre le Messie.

Il vit comment, jeune adulte, par une relation de sa famille habitant à Jéricho, il connut son maître d'apprentissage, et sa fille... Saada. Il déménagea alors de Jaffa - de la tribu de Dan, à l'extrême Ouest d'Israël - pour se rapprocher tout près du Jourdain. Cela devait grandement faciliter sa rencontre déjà prévue - comme pour beaucoup d'autres appelés - avec Jean.

Il regretta le reproche silencieux à l'Éternel, de l'avoir privé d'enfants, reconnaissant que cela était aussi voulu pour que lui et Saada puissent être entièrement libres de quitter leur vie à Jéricho, car elle aussi devaient être parmi les femmes qui suivraient le Messie.

Il revit toute la sollicitude de la préparation, avant son incarnation, avec toutes les ramifications que cela implique, d'une ampleur et jusque dans des finesses insoupçonnables.

Aussi toute la préparation spirituelle, sur une longue période; l'enseignement, et toutes les vivantes images offertes du puissant Événement.

Il en eut le vertige, et la honte le saisit d'avoir si peu fait honneur à ces Grâces... d'avoir foulé aux pieds ces immenses dons.

Il vit des images: ce qu'aurait été son chemin terrestre s'il avait répondu à l'attente d'En-Haut. La joie s'éveillant, comme un torrent, dans la proximité du Fils de Dieu. Les yeux de sa femme reflétant alors, pour la première fois, un véritable amour spirituel.

Il pensa à elle.

Elle ne pensait déjà plus à lui...

Le lien entre eux, qui les unissait depuis des temps anciens, et qui pour elle,

du fait de sa faillite, serait devenu entravant, avait été détaché. Les aides entéalliques agissaient en cela dans la Loi, du fait de l'activation des fils du destin due au point crucial de l'Événement Cosmique et à la présence de la Lumière dans la Matière.

Il fut littéralement rongé par le repentir, et saisi de désespoir dans la conscience que cet échec était irrattrapable. Son corps fin-matériel en portait le lourd stigmaté, comme une lèpre; et il vit aussi les traits de son visage, déformé par ce mal, verdâtre, craquelé, l'image de l'égoïsme brutal, reflet d'une humanité basse, déshonorée, dans sa glorieuse infatuation.

Il voulu pleurer, mais les mouvements de l'âme ne pouvaient plus lui apporter la moindre consolation. Son esprit le savait et se laissa - dans l'humilité jusqu'alors profondément enfouie - pour une part, pénétrer par l'expérience.

Alors, pour la première fois depuis longtemps s'éveilla un ressenti plus pur, un repentir sincère.

Pouvait-il se racheter? Cela lui paraissait impossible en regard d'une telle négligence pour la Grâce la plus Haute: servir directement un Fils de Dieu.

Mais, comme cela était encore possible à cette époque, et par l'éveil d'un sincère repentir, il lui fut accordé de pouvoir compenser en partie sa faillite, par l'insertion dans la grande trame de la Guidance mise en place pour le soutien au Fils de Dieu incarné.

Le véritable rachat, toutefois, ne pourrait venir que dans la proximité, dans la Matière-Grossière, avec un autre Fils de Dieu. Mais cela il ne le savait pas encore...

Il vit celle qui fut sa femme, au chevet de son corps terrestre.

Il aurait pu éveiller l'amour entre eux, cet amour qui s'ouvrait soudainement en lui, plus pur, bien au-dessus de la satisfaction de pouvoir lui offrir un foyer terrestre.

Et elle, que ressentait-elle? De la nostalgie, de la compassion, du soulagement, de l'indifférence?

Cette dernière pensée le glaça et, après la première reconnaissance de sa faillite, il dut goûter au second fruit amer que le manque d'aspiration à la Lumière avait fait mûrir.

Le Messie avait fait son entrée dans le monde. Un certain nombre de fidèles l'accompagnaient dans tous ses déplacements.

Eléazar se sentait fortement attiré vers eux. Il les voyait mûrir, se développer. Il contemplait leurs progrès, mais aussi leurs manques, leurs incompréhensions.

Lui savait désormais; le but de la Mission de Jésus, mais aussi les risques, les bornes des grands processus spirituels devant être activés par les fidèles, la trame du grand Événement, la venue prochaine du Juge des âmes...

Une intense et pure prière s'éleva alors de lui, la première depuis longtemps, bien longtemps.

« Seigneur, accorde-moi d'être un serviteur terrestre de ton autre Fils, quand il viendra. »

Il resta absorbé dans la prière, jusqu'à sentir une présence s'approcher. Son guide spirituel venait lui confirmer l'exaucement de sa demande.

Il eut de la compassion pour l'âme repentante, mais le mit aussi en garde:

« Ton chemin sera difficile jusque là, du fait de la Grâce que tu as négligée, et tu devras souvent vivre le poids d'un lourd remord; il marquera ton âme jusqu'à l'époque du Jugement. Mais persévère car une dernière chance est encore donnée, maintenant, aux appelés qui se repentent sincèrement. »

Les appelés...

Était-il réellement de ces appelés, ceux qui aident volontairement quand la trame de l'Événement de Lumière noue ses puissants cordages dans la Matière-Grossière?
« Quel malheur que cela ne me soit pas devenu conscient dans le vêtement terrestre! »

Il regardait alentour, voyait la trame des destins individuels de certains appelés, ceux desquels il aurait du être le plus proche dans l'activité. Certains menaient fièrement leur barque, la main solidement posée sur la roue du gouvernail, l'objectif intérieurement clair, même si cela ne l'était pas encore dans la conscience terrestre, car chaque étape devait être pleinement vécue. D'autres naviguaient plutôt "à vue", dans le pressentiment d'une aspiration plus ou moins claire. Beaucoup d'autres, enfin, avaient jeté l'ancre en pleine mer. Celle-ci, agréable, douce, regorgeant de poissons, invitait facilement les âmes au repos; jusqu'au moment où la saison passe, où les rigueurs de l'hiver amènent la houle d'une violente tempête.

Cette tempête l'avait brusquement arraché à la surface de la Terre.

Il n'avait pas senti venir le vent, de l'Est; la brise marine de Jaffa l'avait gardé somnolent.

Il voyait maintenant le vent se lever, impétueux, et se gonfler les voiles des barques fièrement dirigées, dans le devenir-conscient de l'Événement s'ancrant sur la Terre.

Les Apôtres suivaient Jésus. Il parlait aussi dans les synagogues. Là beaucoup d'appelés étaient présents, qui devaient reconnaître la Parole.

C'était maintenant le rôle d'Eléazar de stimuler leur ouverture intérieure.

Dès que Jésus commençait à parler, il se laissait entièrement absorber par la Parole Vivante. C'était une onde, comme des vagues, comme un vent qui mugit, doux, mais impérieux, pénétrant chaque cellule, les infimes recoins de l'être, où nul courant n'avait encore pu frayer. La Force de la Lumière l'ouvrait à la véritable "conscience-de-soi".

« Comment ai-je pu être si aveugle...? »

De quoi s'était-il ainsi privé en quittant la Terre prématurément!

Mais il voyait maintenant que beaucoup d'appelés qui avaient l'occasion de voir terrestrement le Fils de Dieu, et d'entendre la Parole, n'en percevaient qu'à peine les plus petites miettes.

Il en fut rempli de tristesse; et la conscience que, sur Terre, il n'était pas mieux qu'eux, lui apporta la désillusion, jusqu'au dégoût de lui-même.

Un commencement pour l'amélioration...

Pourquoi était-ce comme cela? Pourquoi la Terre faisait-elle perdre l'essentiel de la conscience?

Alors son guide vint répondre à son désir brûlant.

« Ici la connaissance vient surtout de l'extérieur.

Sur Terre, l'esprit doit éveiller *de l'intérieur* ce qu'il porte en lui, en tant que savoir inconscient. C'est dans *l'effort du "devenir-conscient"* qu'il acquiert une valeur. Car ce que l'esprit obtient dans le "soi-même devenir-conscient", cela lui reste acquis, en tant que son bien propre, vivant, dans toutes les Parties de la Création, sans qu'il ait à nouveau besoin d'une stimulation extérieure, car, dans le "soi-même devenir-conscient", il en fait alors la *l'expérience-vécue spirituelle*.

Mais si tu peux, déjà ici, renforcer la conscience de certains qui cheminent dans le vêtement terrestre, alors, en retour, la conscience de l'Événement te sera facilitée lorsque tu devras servir le Fils de l'Homme.

Marque au fer rouge, en toi, les bornes sur le Chemin du Fils de Dieu, afin que la connaissance vivante puisse t'échoir et te permette, un jour lointain, de parvenir à la Re-Connaissance. »

La "Connaissance de Lui"...!

Cela résonnait en Eléazar. Il ressentit la Gloire du Roi Suprême, et une indicible aspiration le submergea.

Il voulait que tous les êtres humains puissent reconnaître la Grâce immense qui leur était échue par l'incarnation des Fils de Dieu sur Terre!

L'expérience de cette reconnaissance était, dans sa haute force, difficilement descriptible pour une compréhension terrestre, bien qu'il ne s'agisse encore, en réalité, que de l'ombre de la puissance de l'Événement réel.

Cela le contraignit, à genoux, et il pria comme peut-être jamais encore, dans toute son évolution, il ne l'avait fait.

Son esprit levait un voile sur l'Activité de Dieu, dans la Création, vers l'être humain.

Davantage, il n'aurait pu encore l'accueillir, car les Grâces de Dieu sont un Feu qui peut détruire là où l'aspiration au bonheur, au savoir, a encore besoin de grandir.

Mais le souffle de cette reconnaissance, il aspirait déjà ardemment à le transmettre aux appelés de la Terre, les sortir de la morne torpeur de l'emprise terrestre, et, pour les meilleurs, attiser davantage la vie de leur esprit, dans la conscience élargie des grands Processus spirituels que le Fils de Dieu incarné voulait activer à travers eux.

Il voyait les Disciples accompagnant Jésus. La Lumière brillait en Lui, de l'intérieur, prenant des formes sans cesse renouvelées, qu'il pouvait ressentir, sans les voir clairement; une Force ondoyante dont le genre est clairement perçu, selon le genre des pensées du Fils de Dieu.

Tantôt en douces vagues réconfortantes, tantôt en Soleil éclatant.

Tantôt en lumières tendres et colorées, tantôt comme une lame de fond, presque invisible, oppressante dans sa Force exigeante, neutre, objective, contraignant l'âme, dans la froide Volonté irrépessible de la Lumière d'enflammer l'irradiation des êtres vivants, qu'elle soit vibrante ou vacillante, renforçant toujours plus pour, plus souvent, faire battre le cœur plus vite, de même que les cœurs de toutes les enveloppes, jusqu'au terrestre, en harmonie du rythme sacré du Cœur de la Création, devant lequel se prosternent les Accomplis dans le plus haut degré de chaleur qu'il puissent en eux enflammer, suprême Source du bonheur: Le Saint Graal!

Il entendit un son au-dessus de lui, tel une cloche vibrante, à la fois percutante et symphonique, accompagnée de chants sacrés venant d'un lointain inaccessible. Il s'ouvrit largement à cette vie inconnue.

Le son devenait plus fort, remplissant l'espace, annonçant un Événement.

Il ressentait l'attente recueillie, sacrée, des Plans supérieurs, déployant alors, en lui, une indicible nostalgie.

L'Irradiation de la Lumière apparut. Ouvrant les Cieux de chaque Plan, Elle descendait jusque dans la Matière-Fine.

Il vit un tourbillon étincelant, enveloppant, régénérant, formateur d'une vie nouvelle...

L'Accomplissement Sacré de la Promesse d'une vie éternelle.

Il ressentit cette Vague descendre encore loin, jusque dans la Matière-Grossière.

Et loin, loin en bas, se trouvait la Terre.

L'Irradiation semblait flotter autour d'elle, ne déversant qu'une partie de sa plénitude, car,

si l'entéallique, dans la Matière, l'accueillait avec bonheur, le spirituel, lui, en était inconscient et indifférent, bien que, selon la Loi, tant que le Jugement des Mondes n'était pas arrivé, une petite partie de cette Force irradiante devait toujours lui échoir pour sa pérégrination.

C'était un jour clair sur Terre, en Israël; ensoleillé. Un jour paisible où les Disciples étaient réunis autour de Jésus. Leurs âmes étaient ouvertes, sobres et simples, écoutant le Maître avec ferveur.

« Combien cela serait encore bien plus beau s'ils pouvaient participer consciemment à l'Événement... » pria Eléazar. Il voyait comment Jésus essayait, en ce jour, de les amener à une plus profonde, plus vivante conscience. De pures et fortes intuitions émanaient d'eux, formant un clair entourage fin-matériel, renforçant, élevant; mais non encore la flamme irradiante du Savoir intangible, devant s'élever telle une colonne de lumière, jouxtant avec la Force d'En-Haut en accomplissement d'un Cycle Sacré, constituant un Rempart inviolable autour de la Sainteté de l'Irradiation Inentéallique incarnée.

Cela s'unissait au pur vouloir des Disciples, formant, dans le retour, des gerbes multicolores, aux reflets scintillants, s'élevant telles des tresses de fleurs lumineuses, de tous genres, attirées par les aimants vivants de radiations, de genres semblables, dans les Régions supérieures.

Mais cela s'arrêtait à un niveau encore relativement bas, car, à la force de leur vouloir, ils manquait encore le savoir de la Vivante Force Originelle.

Pourtant Elle était près d'eux, enfermée dans un corps terrestre, par un mystère épais qui ne laisse transparaître la Lumière que pour celui qui s'y ouvre sans restriction.

Eléazar commençait à entrevoir, à pressentir quelque peu ce que doit impliquer, pour un être humain, la proximité d'un Fils de Dieu.

Un bouleversant renouveau, le vent de tempête d'une Union sacrée, un processus unique qui doit, pour quelque peu le ressentir, se passer de mots, se concentrer dans l'éveil d'un recueillement sur-humain, inspiré par les hautes vibrations des Créations spirituelles supérieures, et, par l'octroi de l'Étincelle pur-spirituelle, alors, lancer un pont pour l'accueil de l'Irradiation de Lumière.

Les Disciples devaient encore beaucoup mûrir, il s'en rendait compte. Devraient-ils, tout comme lui, être privés de leur Grâce pour pouvoir pleinement ouvrir les yeux?

Voilà ce qu'il y a de plus difficile, pensait-il... reconnaître en temps opportun!

Une immense Chaîne de Guidance, sous d'innombrables formes, se concentrait sur le proche entourage terrestre du Fils de Dieu incarné. Eléazar sentait les forces puissantes venir des lointains élevés, d'où était imprégné le grand, le pur souci pour le Fils, le Trésor Vivant de la Création. Plus les esprits et les entités étaient élevés, plus le sang de leur enveloppe irradiait l'intense amour pour Celui qui est une Partie du Tout-Puissant, par Qui tout doit remonter.

La remontée des Irradiations...

Le secret de l'Amour y réside.

Sur Terre, les ténèbres se condensaient. Un vif combat se déroulait déjà fin-matériellement. Mais le pur vouloir et l'amour des Disciples pour Jésus suffisait à le protéger efficacement. Les aides, guides, combattants spirituels pouvaient, à travers eux,

orienter la protection terrestre. Mais pour combien de temps?
Les ténèbres gagnaient toujours plus en force...

Eléazar eut un serrement au cœur. Des grandes profondeurs remontaient sur Terre des courants, sombres comme la peur, chauffés d'une braise rougeoyante attisant la haine, fouettant les esprits hostiles à la Lumière, de même les endormis, les enveloppant dans les griffes de cette excitation fin-matérielle, les transformant en dociles serviteurs dénués de libre-vouloir, à la solde de puissances inquiétantes, dont on ose évoquer l'existence, la réalité des bas-fonds sans lumière, l'horreur légendaire pliant les âmes d'effroi, et qui, dans la semi-conscience morbide de ces atrocités, subjugué la plupart des âmes cheminant laborieusement dans le vêtement terrestre.

Il voyait l'amour des Disciples, mais aussi leur insouciance. Leur esprit n'était pas encore suffisamment tendu, et les ténèbres menaçaient toujours plus de s'infiltrer parmi eux. En avaient-ils conscience? Certes pas assez. Davantage, dans leur amour, ils devaient se soucier pour "le Maître", car ce vigoureux souci devait aussi accroître, affiner leur compréhension de l'Événement, afin qu'ils puissent être prêts au moment fatidique. Ce point de l'Événement devait arriver, Jésus le savait.

La rencontre finale des forces contraires.

Or, dans tout combat final, la Lumière doit triompher, car dans sa Pureté, Elle recèle une force supérieure. A condition que la Pureté soit effectivement ancrée...

Jésus devait entrer dans Jérusalem pour la Pâque.

Repaire des brigands, des tièdes, des sacrilèges, haut lieu de l'immoralité et de l'affadissement, entourant quelques vellétés d'une faible foi, aussi prête à s'enflammer qu'à s'éteindre.

Béthanie, l'îlot clair, préparatoire à la dernière bataille. Là devaient se concentrer les forces pour la victoire, dans l'intimité sacrée avec la Lumière.

Mais les Disciples n'étaient pas aussi forts que les ténèbres; Jésus s'en rendait compte à mesure que l'heure approchait, et cela le rendait infiniment triste.

Et Jean... était-il "le Disciple que Jésus aimait" parce que son amour pour Lui était plus fort, plus pur?

La Force descendrait bientôt d'En-Haut, ils devraient alors recevoir, comme le Baptiste l'avait prédit, le Baptême par le Saint-Esprit.

Il devaient, pour cela, mûrir en peu de temps. Par la joie de l'accomplissement, ou par la souffrance du spectre de l'insuffisance, et de l'abandon. Mais la Lumière incarnée ne les abandonneraient terrestrement que si eux l'abandonnaient.

« Combien il devrait être facile, pour eux, toutefois, d'aspirer puissamment à la Lumière, car Elle se trouve au milieu d'eux! » pensait Eléazar.

Mais il se rendit aussitôt compte que l'habitude rend les êtres humains tièdes, que les formes simples engourdissent les meilleurs vouloirs. Les Disciples, en cette heure, malgré leur grand bon vouloir, étaient en partie victime de l'affadissement du quotidien, si extraordinaire soit-il. Les yeux du cœur n'étaient pas suffisamment capable d'enrichir l'habitude terrestre.

Pourtant, là, à Béthanie, la puissante connexion spirituelle devait être réalisée. Dans la paix de cet intime et véritable esprit de famille, la couronne de fleurs devait déployer sa beauté, sa force.

A quelle profondeur la Parole avait-Elle pénétré en eux?

Ils étaient heureux de voir Jésus prêcher à Jérusalem.

Mais leur joie était-elle entièrement pure? Ne s'y mêlait-il pas une certaine fierté, devant la foule, dans la "ville de la foi", d'être les compagnons du Messie? Une fierté dont certaines racinelles de l'orgueil, de vanité, demeuraient encore vivantes...?

Voyaient-ils en ces jours, derrière les traits du visage toujours plein d'amour du Maître, le masque de tristesse, d'abattement, de désillusion?

Ils étaient encore comme des enfants innocents, mais gâtés par un présent dont ils ne mesuraient pas encore la valeur; comme les petits qui découvrent les cadeaux au matin de Noël mais ne se doutent pas, parfois, du sacrifice des parents.

Ils devaient mûrir, comme ces enfants plus grands, qui, ici où là, conscients, se recueillent le soir du réveillon et réservent une place, presque sacrée, à la lumière qu'il veulent accueillir chez eux, en eux.

Leur excitation, à Jérusalem, montrait clairement que l'eau de leur lac intérieur s'agitait facilement de remous, qu'ils n'étaient pas encore prêts à recevoir un Rayon de Lumière au fond d'eux, dans leur esprit.

« Avec un douloureux sourire, le Maître S'interrompit au milieu d'une Phrase.

Ces gens ne méritaient pas d'être aidés.

Ils se détruisaient toujours eux-mêmes.

Il ramena les plis de Son vêtement autour de Lui avec soin, comme s'Il craignait avec Son entourage de le tacher, et, d'un pas tranquille, quitta le Temple avec Ses Disciples.

Personne ne L'en empêcha, bien que, derrière les piliers, des soldats attendissent le signe des prêtres pour se saisir de Lui.

Dehors, Jésus respira.

- "Quittons Jérusalem", commanda-t-Il aux siens.

Surexcités, ils voulaient commencer à parler de ce qui venait de se passer, mais Il les invita au silence.

Le Calme devait régner autour de Lui, le Calme après ce sauvage tumulte. »

Eléazar avait observé la scène, dans le temple; en même temps il déployait tout son vouloir pour encourager les Disciples au soutien de Jésus, dans la concentration vers Lui de pensées homogènes et harmonieuses, sous-tendues par la conscience du danger déployant le grand vouloir-protéger.

Ils étaient encore comme les soldats quelque peu insoucians d'un champs de bataille.

La guerre était déclarée, et les ténèbres, astucieuses, se condensaient pour abattre leurs meilleures cartes le moment venu; sachant que les forces de Lumière étaient trop immatures.

Le temps devait bientôt venir.

Lucifer riait du fond de son repaire...

Le Saint-Esprit devait venir. Jésus le leur avait promis.

Avaient-ils suffisamment sanctifié la présence de leur Seigneur incarné pour être capable de recevoir la Force du Saint-Esprit?

Cela faisait trois ans et demi qu'ils cheminaient ensemble, avec Lui. L'heure était venue, décidée d'En-Haut, pour cet Accomplissement.

La dernière Pâque avant cet événement en était l'ultime grande étape.

Mais pour réussir cette épreuve, ils devaient déjà être assez mûrs dans la Force; car, pour recevoir la Force du Saint-Esprit, une grande proximité intérieure avec Jésus était nécessaire. Ils devaient comprendre, ressentir, et approfondir au plus haut point "le Noyau qui résidait profondément comme intention à la base de son Message".

L'Heure était déterminante, aucun retard ne peut intervenir dans l'Horloge de l'Événement...

Eléazar avait pérégriné. Ils eut bien des incarnations, où, ici et là, il agit dans le sens de la Lumière; et d'autre fois dans la lente torpeur ou l'excitation des événements terrestres.

Un jour, sur Terre, Frida, sa cousine, dont il était proche depuis l'enfance, lui rendit visite. Elle lui fit part, avec enthousiasme, d'avoir trouvé un livre qui répondait à toutes ses aspirations. Il s'intitulait "Dans la Lumière de la Vérité".

Karl sentit quelque chose s'éveiller en lui, depuis longtemps oublié; l'aube d'une impression vivante. Elle lui lut l'Accompagnement; il était suspendu à ces Paroles. C'était comme une musique, une vibration bienfaisante.

« Nous nous réunissons régulièrement, dans un cercle, près de chez moi. Tu pourras venir si tu le souhaites. »

Karl était entrepreneur dans le bâtiment, et son activité était particulièrement chargée ces temps-ci. Il pensa aussitôt à l'obstacle que cela représentait.

« Oui sûrement je pourrai venir bientôt » répondit-il, mi-enthousiaste mi-convaincu.

Quelques semaines étaient passées. Il repensait parfois à la visite de Frida.

« Étonnant qu'elle ne donne pas de nouvelles » pensait-il.

Les mois passèrent. Aucune nouvelle. Jamais ils n'étaient restés tous les deux si longtemps sans se parler ou s'écrire.

Il l'appela.

« Alors chère cousine, m'aurais-tu oublié » lui demanda-t-il, avec une certaine ironie qui masquait maladroitement une sourde et étrange inquiétude.

- Je voudrais te retourner la question cher cousin. Le ton était jovial, mais direct, rempli d'une attente sans concession.

- Euh... vois-tu... j'ai été très occupé...

Elle ne lui répondit rien. Le cœur de Karl commençait à battre la chamade. Jamais il n'avait ressenti une telle impression face à sa tendre cousine qu'il considérait comme sa petite sœur. Alors lui revint l'impression qu'il avait ressenti à la lecture de "Pour l'Accompagnement"...

« Oui, au fait, le livre... j'aimerais en savoir plus ».

- Bien, si tu y aspirés sincèrement, alors viens chez moi samedi à 8h30, nous irons ensemble. A samedi cher cousin.

Karl sentit au fond de lui qu'il n'avait pas le choix, tout autre alternative briserait sûrement une partie des liens délicats qui l'unissait à Frida, et probablement plus encore...

La journée du samedi fut ensoleillée pour Karl, il découvrit un monde nouveau, mais étrangement familier. « **Que Cherchez-Vous?** »! Il ne le savait pas mais, en même temps, avait l'impression de l'avoir enfin trouvé!

Il partagea le soir avec Frida. Elle lui confia que la dame qui dirigeait le cercle l'avait saluée la première fois en l'appelant "Saada".

« Je lui dit que je m'appelle "Frida", mais elle se contenta de me sourire aimablement... »

- Étrange effectivement...

Au fait Frida, qui est l'auteur du livre?

- Cela, tu dois le découvrir toi-même; je me rends compte que la dame qui nous aide a été sage de ne pas me le dévoiler trop tôt, et même, de me laisser le découvrir seule.

Karl rentra chez lui, rempli de l'expérience du jour. Il était songeur... qui pouvait bien être cet "Abdrushin"?

Il Lui était fortement relié, en tant qu'appelé, son esprit le savait; mais la conscience terrestre avait encore du chemin à parcourir pour que "le bandeau tombe"...

Au fait, ni Frida, ni personne à la réunion, n'avait parlé d'une date pour une prochaine rencontre?

On verrait bien, elle lui en fera sûrement part, pensa-t-il.

Il l'appela deux ou trois fois, les semaines suivantes, mais pas elle. Il évoqua bien sûr "le Livre", et d'autres choses plus terrestres. Elle ne répondit à rien de plus qu'à ses attentes exprimées.

Un jour, la sœur de Frida, qui habitait avec elle, répondit au téléphone.

« Elle n'est pas là, elle est partie en voyage, en Autriche ».

- Ah, je n'étais pas au courant, c'est étonnant.

- J'irai bientôt la rejoindre, et n'avons pas fixé de durée de séjour. Mais nous ne pouvons, pour l'instant, pas t'en dire davantage. Mais je te communiquerai l'adresse pour que tu puisses nous écrire. Nous ne manquerons pas de te répondre.

Les semaines passèrent, puis les mois. Karl avait écrit deux ou trois fois, mais il se lassait car il aimait mieux téléphoner, et cela n'était apparemment pas possible.

Les réponses ne lui apportaient rien de plus que ce qu'il demandait. Il n'avait donc que vaguement pu comprendre que leur voyage de longue durée était en rapport avec "le livre". Il lui en demanderait plus quand elle reviendrait.

Mais elle ne revint pas, et Karl cessa d'écrire, accaparé par le travail, et, maintenant, les soucis terrestres liés à l'avènement des "nationaux-socialistes".

Plus tard il fut appelé au "service de la nation".

Les premiers jours de combats lui furent fatals.

En descendant à travers la Belgique, il reçut une balle, qui ne le tua pas sur le coup, mais causa une infection qui lui procura une dure agonie.

Alors il se réveilla, comme près de 2000 ans avant, dans la Matière-Fine.

Son guide, le même qu'alors, était près de lui, mais ne se montra pas.

La prise de conscience fut encore plus amère, terrible... Tout était perdu. Tout!

Il fut rempli d'une angoisse d'une intensité que l'être humain terrestre ne connaît pas.

Cela dura des jours, des semaines. Puis, lentement, du fond de son être, quand la tempête du désespoir s'apaisa quelque peu, émergea, lentement, une prière.

Alors son guide put se montrer à lui.

« Vois. Dans son immense Bonté, Dieu accorde une toute dernière possibilité à ceux qui ont failli en oubliant leur Tâche, de se racheter. »

Les voiles de l'Événement se levèrent. L'Annonce du Fils de l'Homme par Jésus... l'horreur de la crucifixion... la Prière du Sauveur... l'Appel des 144000... la Scellée à Patmos.

Le souvenir de l'Acte ranima en lui une vie flamboyante, dans la conscience de cette Force prodigieuse, même si, là encore, ce n'était que l'image de l'Événement réel.

Une brûlante nostalgie s'éveilla. Celle de pouvoir vivre ce pour quoi il avait été appelé.

L'occasion, la Grâce immense, lui avait pourtant été déjà offerte, comme à tous les 144000.

Il se souvint de la nostalgie éprouvée sur Terre, qu'il ne laissa pas s'exprimer, qu'il refoula, car son esprit ne trouvait pas la force de chercher le Chemin; il bloquait alors en lui les possibilités d'aide, ne voulant pas, dans une paresse mêlée d'orgueil, s'abandonner simplement à sa guidance.

« Comment la Terre a-t-elle pu à ce point fermer mes yeux...? »

Cela perturbait son entendement. Tout était si simple maintenant.

Alors, comme autrefois, son guide lui rappela:

« Ici la stimulation vient de l'extérieur. La force qui réside en beaucoup, comme toi, vient donc facilement à l'éveil. Sur Terre, la stimulation vient essentiellement de l'intérieur. C'est

là que l'esprit doit rassembler toutes ses forces, dans la recherche intérieure, comme pour un puzzle, accompagné par cette nostalgie qui assemblera alors, progressivement, les pièces de son chemin terrestre, pour le conduire à l'éveil de la "conscience-de-soi", et avec cela, à la conscience l'Événement, attirant toujours plus les forces de la haute Guidance, le conduisant à l'Accomplissement de son Appel.

Laisse pleinement ce vécu agir sur toi; il sera ton phare dans la nuit de ta prochaine existence terrestre, en tant qu'ultime chance donnée à ceux qui ont promis. Tu devras laisser s'éveiller en toi le souvenir sacré de cette heure. »

Le souvenir sacré...

Il vit à nouveau le dernier soir. Jésus entouré des douze. La Cène! Près de deux mille ans... la Force de l'Événement le jeta à terre. Le souvenir de l'Amour Divin éveilla en lui des intuitions, des forces inconnues, qui semblaient dormir en lui depuis des lointains inaccessibles, mais qui, en cet instant, laissait loin dans l'ombre toute autre réalité.

Il sentit tous les êtres de la Création recueillis lors de la Cène.

Sur Terre, les douze aussi, étaient recueillis. Mais, à ce sincère recueillement, manquait la conscience de l'Événement réel, le sens complet des Paroles de Jésus.

Ils y percevaient une gravité; mais leur ressenti n'était pas assez fin pour reconnaître à quel point l'heure était grave; déterminante pour la suite immédiate des événements, et pour le sort de l'Humanité.

Seulement chez Jean en émergea la conscience.

« Seigneur, tu veux nous quitter? »

S'ouvrir et s'offrir entièrement à Lui, par leur amour, pour qu'ils soient capable de recevoir, consciemment, sa Parole et sa Force. Se préparer maintenant au Don total qu'Il allait faire, par le Sacrifice de son enveloppe terrestre.

Tel était notamment le sens des Paroles de la Cène.

Jésus leur avait promis "la Force du Saint Esprit". Après trois ans et demi de maturation, ils devaient être capable de le recevoir.

Ils auraient pu aussi le recevoir les années précédentes, mais, à présent, cela devenait indispensable pour l'Accomplissement. Tout devait les amener à cette Expérience, que ce soit, maintenant, suivant leur éveil, par la douleur ou par la joie.

Ils marchèrent, après la Cène, vers le jardin de Gethsémani...

Melchisédek offrit la Cène à Abraham.

Abraham avait désespérément attendu que lui soit donné une descendance, un fils. Mais, alors que ses vieux jours l'avaient déjà rempli de sagesse, il crut quand l'Éternel lui annonça l'apparemment impossible: Sarah mettra au monde un fils.

Il chérissait son fils plus que tout. Alors l'Éternel le lui demanda en sacrifice...

Un homme devait réaliser ce sacrifice par amour pour l'Éternel; pour que, par cet acte, l'humanité soit digne, aux yeux de l'Éternel, qu'Il envoie aux loups son Fils issue de son Amour. Car son Omisagesse voyait loin et connaissait déjà l'issue fatale,

le sort réservé à son Fils.

Alors que les Disciples marchaient vers le jardin, l'Éternel, qui avait retenu la main sacrificielle d'Abraham au dernier instant, savait que, par son Amour pour ses créatures, Il devait cette fois laisser aller le Fils jusqu'au Sacrifice total.

Les Disciples devaient, en cet instant, accorder le don total d'eux-mêmes au Fils, comme Abraham l'avait accordé au Père.

Ils arrivèrent devant le jardin, au bord de la rivière du Cédron. Là Jésus les laissa, mais prit avec Lui 3 d'entre eux, car eux seuls portaient en eux la pureté minimale en cet instant. Pourtant, un quatrième devait impérativement venir; mais il n'était pas prêt. Jésus connaissait sa faiblesse, mais jusqu'au dernier moment, Pierre pouvait devenir pur. Pourtant, cela n'advint pas.

Alors seulement, véritablement, le sort en fut scellé. Jésus connut son destin à cette heure, il sut que les trois qui le suivirent ne pourraient, malgré leur amour, supporter sa Force, et offrir ainsi le Pont pour Son aide terrestre, à l'heure où les ténèbres rassemblaient toutes leurs forces. Le Carré de base – renforcé par l'irradiation du sang de la "double fraternité" (Jean/Jacques – Pierre/André) – ne pouvant se former, le combat était faussé... joué d'avance.

Eléazar participait, lui aussi, parmi des myriades, à l'immense déploiement d'aides spirituelles, en cette heure.

Il vit les trois prier. Mais quand Jésus déploya sa Force pour se libérer des liens qui l'attachaient fermement à l'enveloppe terrestre, Jean, Jacques, et André, ne purent rester conscients. La conscience manquante de l'Événement, de même que l'absence de Pierre, rendaient impossible l'ouverture suffisante à la Force du Fils, et encore moins sa maîtrise consciente. Ils ne purent, dans le terrestre, plus émettre aucun vœux conscients, à travers les pensées desquels les myriades d'aides auraient pu agir en formant un puissant et protecteur rempart de feu autour du Fils.

Dans leur inconscience, ils ne purent donc, non plus, transmettre plus bas aux autres Disciples.

L'expérience, dans la reconnaissance du dénouement fatal, fut terrible pour Eléazar, ainsi que pour les myriades d'aides,... et pour la Création entière.

Seuls les pèlerins de la Terre, même les plus proches du Seigneur, n'en percevaient presque aucunement la portée.

Alors, brutalement, dans une horreur sans bornes, Jésus leur fut arraché.

L'expérience les avait unis, cette fois, profondément, entre eux et à l'Amour du Seigneur. Une puissante nostalgie s'éveilla.

André se souvint des Paroles...

« "Seigneur", soupira André, "la pensée de Ton Départ est dure.

Nous resterons en arrière comme des orphelins, si Tu T'en vas de {parmi} nous."

- "Je ne veux pas vous laisser comme des orphelins!", {les} consola Jésus.

"Je vous envoie la Force, l'Esprit {issu} de Dieu.

Celui-ci doit vous guider et vous diriger à Ma place." »

La Promesse devenait vivante, vibrante...

Elle fut renforcée, enflammée, les jours et semaines suivantes, lorsque Jésus leur apparut.

« Vous recevrez la Force de son Saint-Esprit et vous serez mes témoins à Jérusalem. »

« Tous étaient animés du souvenir de la Parole de Jésus leur ayant promis la Force du Saint-Esprit et leurs esprits l'attendaient. »

« Le jour de l'Épanchement du Saint-Esprit approchait.

La Force pure vibrat plus intensément parmi eux.

Également les femmes étaient souvent avec eux: Marie, la Mère de Jésus, Marthe et Marie les sœurs de Lazare, et Marie-Madeleine.

Une grande tension animait celle-ci.

Son œil spirituel s'était ouvert encore davantage et elle sentait l'approche d'un

Accomplissement sacré de la Loi de la Création qu'elle ne comprenait pas encore. »

Karl, en tant que dernière Grâce, replongea dans la Matière-Grossière.

Son œil spirituel se ferma. Il devait, comme pour tous les appelés, volontairement faire émerger, en lui, la force de trouver son Chemin.

Cette fois, Vincent avait nombre de difficultés terrestres; le "sort" lui avait réservé la vie dure, pensait-il souvent. Mais il n'était pas de plaintes, il sentait une faible mais persistante lumière briller en lui, comme une promesse; incertaine, mais réelle. Son intellect voulait parfois s'en défendre, mais, lorsqu'il était seul, il parvenait, ici où là, au relâchement, à l'ouverture.

A son travail, un collègue, le seul qu'il estimait, avec qui il pouvait avoir des partages plus profonds, lui parla d'un ouvrage qui l'avait "éclairé".

Vincent fut interpellé et demanda des précisions. Sébastien ne voulut rien lui dire de plus, mais l'invita chez lui pour une lecture.

Quelque chose s'était allumé dans l'âme de Vincent, il se sentait plus léger. A quoi cela tenait-il?

Sébastien lui lut "Le Destin". Un bandeau tomba. Son guide se réjouit.

Vincent fut initié à certaines révélations. Il connut les "porteurs de croix", en devint un lui-même; il connut les Fêtes, la Montagne,...

Pourtant, après des années, il sentait une part de sa nostalgie inassouvie.

Pressentait-il la voix de son guide, qui l'exhortait inlassablement?

« Regarde ces êtres humains sur la Sainte Montagne. Ils ont fait du Lieu de Dieu un lieu pour les êtres humains.

Penses-tu adorer Dieu en t'invitant chez Lui?

Tu profites, certes, comme beaucoup, des ondes de Lumière qui enveloppent la Montagne; tel le parasite sur un corps sain, dans l'égoïste besoin d'une nostalgie primaire.

Attends avant d'y aller, attends que ton aspiration soit devenue humble, entièrement désintéressée, emplie de l'amour et de l'indicible nostalgie pour la Sainte Irradiation de la Vie.

Quand ton état d'âme sera pleinement consacré, alors tu ressentiras clairement l'Appel de Dieu, venant des profondeurs de ton être, guidant un pur vouloir-servir. »

L'Appel de Dieu...

Une intuition s'éveillait en lui. Il avait certes été scellé par "l'administration du Graal", mais, s'il avait vécu du temps de la présence du Seigneur, l'aurait-Il scellé? L'aurait-Il appelé? « Ai-je vécu à cette époque?! ». La question lui vint, telle une froide injonction. Son cœur se serra dans la conscience d'une responsabilité, non encore clairement définie. « Le Message parle parfois d'"appelé", des "appelés"... pourrait-il s'agir des 144000 dont il est question dans l'Apocalypse...? Serait-il possible que j'en fasse partie...?!? »

Tout sombrait, lentement, dans le marécage lugubre du borbier de l'engourdissement. A nouveau, et davantage encore, l'immense chaîne de Guidance se tenait ligotée, quasiment inactive du fait de l'absence de conscience des relais terrestres: les scellés de Patmos. Elle attendait qu'ils s'ouvrent véritablement à la reconnaissance de leur Serment, afin de les guider sur des voies promotrices, devant servir à nouveau l'Ancrage progressif des Irradiations de Lumière sur la Terre, en cette fin proche du "Siècle du Jugement"; à l'heure de l'"Urgence Absolue".

Le tout premier grand Cycle de la Création était sur le point de se boucler....!



Le grand-père de Paul referma le livre, le mis sur ses genoux, et posa doucement ses mains dessus. Il ferma les yeux, quelques secondes, que l'immobilité du temps prolongeait, dans ces moments où le silence occupe l'espace... et bien plus encore.

Car, lorsqu'il tendit le livre à Paul, il vit la lueur nouvelle dans ses yeux...

L'esprit venait de faire son entrée.

Un esprit éveillé, vibrant déjà dans la conscience naissante de l'Événement de Lumière.

Il remonta au grenier, sans attendre, avec un léger sourire pour excuser son départ quelque peu précipité.

Un empressement maîtrisé, vibrant dans la pulsation de l'esprit réclamant son droit.

Il avait besoin, en cet instant, de solitude et d'un profond silence.

Seul, avec son nouveau "soi".

Inconsciemment, il adopta l'attitude de son grand-père; s'asseyant sur le coffre, le livre sur ses genoux, posant doucement ses mains dessus; et ferma les yeux.

Des impressions défilaient, qu'il laissait complètement aller, au rythme de sa respiration régulière.

Une joie émergeait, dont l'accent mélancolique caractérise la profondeur naissante.

La nostalgie. De lointains... révolus... et à venir. Une nostalgie s'embrasant en appel.

Il prit le livre entre ses mains et se leva.

Un léger bruit de quelque chose tombant au sol...

C'était le beau marque-page, qu'il n'avait pas encore vu, figurant une tresse de fleurs blanches et une tresse de fleurs rouges, enlacées; et, au dos... un glaive.

Il le tenait dans sa main ouverte, n'osant replier ses doigts de crainte de souiller, par le plus petit geste déplacé, la notion sacrée dont naissait en lui le fort pressentiment.

Il s'assit à nouveau, ouvrit délicatement l'ouvrage pour y insérer le marque-page tout à la fin, là où son grand-père avait prononcé les dernières paroles.

Mais, en feuilletant les dernières pages, comme pour s'imprégner plus fortement de la fin de l'histoire, il vit qu'il restait une dernière feuille... dont son grand-père avait volontairement omis de dévoiler le contenu.

Car, chacun doit faire sa part du chemin; dont la plus profonde ne doit jamais être volée.

Il prit la dernière feuille entre deux doigts, et la tourna, tout doucement.

Alors, en voyant les quelques mots, sans que son intellect comprenne, l'élan pur de son esprit jaillit vers les Hauteurs lumineuses.....

« Je retourne à ma Patrie, mais je reviendrai »

